

Contes et légendes de tous pays [000] – Contes et récits de Paris

Stéphane Descornes

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STÉPHANE
DESCORNES

CONTES ET RÉCITS

MICHAËL
STERCKEMAN

DE PARIS



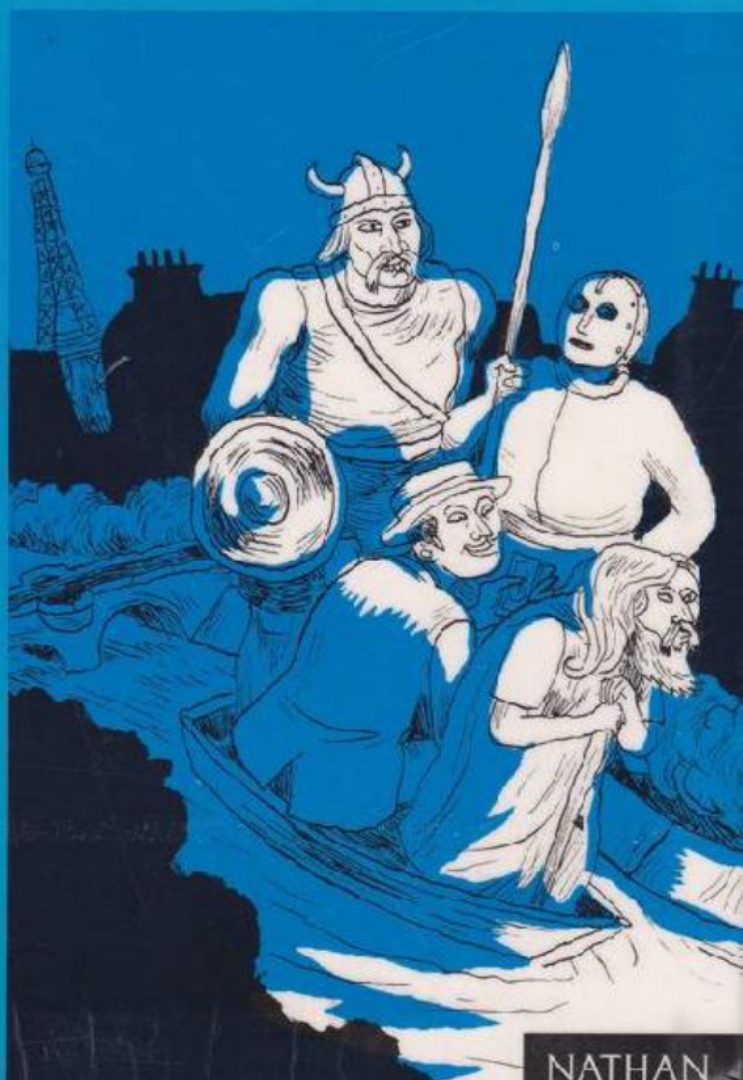
*Le chien
du Louvre*



Erre



Philibert



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DE PARIS

Par
Stéphane descornes

Illustrations de Michaël Sterckeman
Éditeur : NATHAN
ISBN : 209282083-4



I

LES PREMIERS PARISIENS

CE MATIN-LÀ, j'avais rendez-vous sur les Grands Boulevards avec une historienne nommée Clio, qui devait éclairer ma lanterne à propos des premiers Parisiens. Je préparais un livre là-dessus et je m'emmêlais les pinceaux avec ma documentation. Un ami à moi, Sellig Reidrassam, avait eu les mêmes soucis en écrivant sur le chevalier Bayard :

— Appelle Clio, m'avait-il confié. Une fille épatante. Elle sait tout sur tout. Un détail historique te tracasse, elle connaît la réponse ! Ah, une chose : elle est parfois si absorbée par son sujet, qu'il se passe des trucs bizarres pendant qu'on parle avec elle.

— Quel genre de... trucs bizarres ?

— Bah, tu verras, m'avait répondu Sellig avec un clin d'œil énigmatique.

Je passai donc un coup de fil à cette Clio, demandai un rendez-vous et une voix de femme, laconique, me répondit sèchement : « Demain, dix heures, métro Opéra, bar de l'Univers. » – CLIC.

« Eh bien ! me dis-je, en raccrochant à mon tour, elle est peut-être calée en histoire, mais pas très aimable. Sellig aurait pu me prévenir ! »

Le lendemain, à dix heures tapantes, je poussais la porte du bar de l'Univers. Je repérai rapidement Clio : elle était la seule cliente de la salle. Elle m'invita à m'asseoir à sa table et engagea la conversation :

— Alors comme ça, vous écrivez un livre sur Paris ? Ça en fera un de plus ! J'espère que vous avez un angle d'attaque original !

— Original, je... ne sais pas, bafouillai-je. Je voudrais savoir comment Paris est apparu, comment vivaient les premiers Parisiens, etc. Les livres que j'ai consultés sont trop imprécis.

Je tirai un petit carnet de ma poche et lui lus mes notes de lecture :

— Certains font remonter la création de Paris au Déluge. Un dénommé Lucus, descendant de Noé, en serait le fondateur ! On parle aussi d'Hercule, le fameux héros mythologique. Comme il voyageait vers Gibraltar aux côtés de Parrasiens, un peuple d'Asie Mineure, il se serait arrêté sur une île – notre actuelle île de la Cité –, et les

Parrasiens seraient devenus les Parisiens. Selon d'autres sources, c'est le Troyen Pâris qui aurait fondé Paris. J'avoue que je ne sais pas à quel saint me vouer !

— Je vois ! soupira-t-elle en se frottant les tempes, comme si mon énumération lui avait collé un mal de tête. Tout ce qu'il y a de vrai dans ces... salades, c'est qu'au tout début il y avait une île. Une île au milieu d'un fleuve.

— Ça, je m'en serais douté ! fis-je, un peu agacé par son ton péremptoire.

C'est alors qu'il se passa une chose curieuse : sur ma gauche apparut une sorte de brume bleuâtre, qui se dissipa pour laisser place à l'image d'une île sur un fleuve. C'était comme si on venait d'allumer un poste de télé, sauf que l'image n'avait pas de cadre et flottait dans l'air !

— Eh ! m'exclamai-je, qu'est-ce que c'est que ça ?

Clio avait les yeux fermés et semblait profondément concentrée.

— Ne faites pas attention, dit-elle. C'est une projection mentale. Dites-vous que vous êtes au cinéma.

« Une projection mentale ? me répétais-je. Il s'agit probablement des "choses bizarres" dont me parlait Sellig ! Mais où je suis tombé, moi ? »

Comme si elle répondait à ma question, Clio énonça :

— Nous sommes au début du V^e siècle avant Jésus-Christ, et des hommes venus d'Europe centrale s'installent sur l'île...

L'image de l'île subit une sorte de fondu enchaîné et je vis un groupe d'hommes préhistoriques, tapis derrière un buisson. Lance au poing, ils guettaient une sorte de rhinocéros qui avait sur le front une corne de plus d'un mètre !

— Ces hommes ne vivent pas sur l'île même, enchaîna Clio, mais sur un éperon rocheux de la rive gauche. La Seine les fournit en poissons, et dans les forêts voisines ils chassent le rhinocéros laineux, le renne, le cerf, voire même... le mammoth !

L'image changea : une énorme bestiole poilue, de la taille d'une maison de deux étages, était en train de boire l'eau de la Seine. Puis l'animal fut criblé d'une nuée de flèches et, assailli par une dizaine de chasseurs en furie, il croula bientôt sous leurs coups de lance.

J'étais scié. Comment Clio faisait-elle un truc pareil ? Je tendis la main vers l'image en suspension, mais je ne rencontrai que du vide.

— C'est un... hologramme ? hasardai-je. Un truc expérimental, militaire, ou quoi ?

— Je ne réponds pas à ce genre de question, siffla Clio. Vous voulez des renseignements pour votre livre, oui ou non ?

J'acquiesçai.

— Contentez-vous d'observer. Je vais essayer de faire apparaître un de ces hommes devant vous, ça vous dit ?

— Bien sûr, m'enthousiasmai-je, si vous en êtes capable, je n'y vois aucun inconvénient, au contraire. Ce serait même passionnant : si je peux les détailler sur pièce, cela me faciliterait la tâche.

— Bon, à présent taisez-vous et laissez-moi me concentrer !

Clio referma les yeux, et je fus ébloui par une sorte d'éclair. L'instant d'après, Clio me désignait un nouveau client, au fond du café. Une femme dont l'abondante chevelure qui tombait sur ses épaules lui tenait lieu de vêtements... Front étroit, pommettes saillantes, le teint très mat, elle avait le type mongol, voire esquimau, et dardait autour d'elle des regards craintifs, en poussant de petits grognements.



— Vous avez devant vous la première Parisienne, me dit Clio. Sa grotte se trouvait à l'emplacement de notre actuel quartier de Grenelle. Et je crois que ses habitudes vont vous étonner !

Nouvelle concentration de Clio. Sur la table, devant la « Grenellienne », apparut un petit tas noirâtre. On aurait dit des miettes de gâteau au chocolat. Tout en grognant, la jeune fille préhistorique se mit à les dévorer à pleines poignées.

— De la terre, dit Clio devant ma mine ébahie. Eh oui, les ancêtres des Parisiens étaient des géophages ! Quand le gibier se faisait rare, ils se nourrissaient de terre : gypse, calcaire, argile ; le sous-sol parisien est extrêmement riche. D'ailleurs, plus tard, il a fourni le plâtre et la pierre qui ont permis de bâtir les premières maisons et les cathédrales.

— Ces hommes du néolithique sont donc vraiment les ancêtres des Parisiens ? essayai-je de résumer.

— Pas tout à fait, rectifia Clio. Car ces peuplades ne sont pas restées dans la région. Durant plus d'un siècle, l'île et ses environs sont déserts. Il faut attendre le III^e siècle avant Jésus-Christ, pour que l'une des nombreuses tribus celtes qui envahissent le pays s'installent sur ses berges. Tenez, en voici deux beaux spécimens !

Aussitôt, je vis se matérialiser à une table voisine deux personnages singuliers : un petit rondouillard, flanqué d'un grand escogriffe. Pourvus chacun d'une solide paire de moustaches blondes, ils étaient vêtus tels des Gaulois, façon Astérix : pantalons à rayures, tunique agrafée aux épaules, casque ailé.

— Vous avez devant vous d'au-then-tiques Parisii, articula Clio.

— Et vous dites qu'ils sont... celtes ? répétai-je. Cela signifie que

« nos ancêtres les Gaulois » sont en fait...

— Mais oui, répondit le petit Parisii, des Barbares venus du Danube !

Je manifestai à Clio que je mourais d'envie de les questionner. Elle me fit signe de ne pas me gêner.

— Euh... dis-je, très intimidé, donc, vous avez construit un village sur l'île et vous l'avez appelé Lutèce, c'est ça ?

— Hum... nous disions plutôt « Lucotécia », rectifia le grand Parisii. Cela vient de Loukteich... « le Marais », en celte.

— Nous étions pêcheurs, chasseurs, bûcherons, agriculteurs, et surtout bateliers, enchaîna son acolyte. La Seine était alors un carrefour obligé entre l'Atlantique et la Méditerranée. Nous avons construit des ponts pour relier l'île à la rive et nous avons établi un péage. Les marchands du monde entier, s'ils voulaient passer, devaient payer le prix fort !

— Et nous frappions notre propre monnaie ! ajouta son compagnon en m'envoyant une pièce d'or.

Je l'attrapai au vol et l'examinai avec attention. Sur une face : une tête d'homme, cheveux au vent. Sur le revers : un cheval cabré surmonté d'un filet.

— Regardez-la bien, dit le petit gros. Cette pièce symbolise l'âge d'or des Parisii. Durant des années, le commerce fluvial nous a enrichis. Nous étions indépendants, respectés par les tribus voisines. Sénons, Viélocasses, Aulerques, tous étaient nos alliés, et puis...

— Et puis César est arrivé ! lâcha une voix rauque.

Un autre personnage venait de s'installer près de la table des Parisii. Il était vêtu comme eux, à ceci près qu'il tenait une épée au poing. Malgré son grand âge, il paraissait solide comme un roc.

— Voici Camulogène, un chef gaulois, bougonna Clio avec une moue très contrariée. Il vivait près de cent ans après nos deux Parisii.

— On dirait que sa venue vous contrarie ?

— Ça oui ! gronda-t-elle. Je n'aime pas tellement que ces zigotos débarquent ici sans prévenir et qu'ils prennent la parole sans y avoir été invités !

— C'est... sûrement son... tempérament militaire, hasardai-je.

— Exactement ! articula Camulogène d'un ton martial. Monsieur écrit sur les origines de Paris, non ? Eh bien, ce que j'ai à dire a son importance ! Au I^{er} siècle avant l'ère chrétienne, César avait déjà commencé à conquérir la Gaule et, bien sûr, il lui fallait Lutèce ! Elle lui permettait d'avoir un œil sur les Celtes de Belgique ! Et un beau matin de printemps, en 52 avant Jésus-Christ, vingt-quatre mille Romains se sont rués sur ma ville !

— Wouah ! m'écriai-je. Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai pris le commandement d'une armée de dix mille Lutéciens et

les Romains ont trouvé à qui parler ! tonna le vieux guerrier. Nous avons mené une lutte acharnée dans les plaines, autour de la ville. Seulement, l'ennemi était plus nombreux. Nous avons perdu la bataille, mais nous n'avons pas livré Lutèce !

— Et pour cause : vous avez préféré y mettre le feu ! protesta une nouvelle voix. Vous pouvez être fiers de vous !

L'homme qui venait de s'installer, deux tables derrière Camulogène, était vêtu d'une épaisse cotte de mailles, coiffé d'un casque en fer et portait au bras un long bouclier ovale.

— Qui c'est celui-là ? demandai-je, à peine étonné – je commençais à m'habituer –, serait-ce César ?

— Non, je suis Labiénus, son fidèle lieutenant, éructa le nouveau venu. Je commandais les légions romaines qui ont attaqué Lutèce. Et moi aussi, je pense que j'ai mon mot à dire !

Je m'aperçus que Clio le considérait avec un réel agacement.

— Il y a un problème ? voulus-je savoir. Encore un qui s'est invité sans votre permission ?

— À chaque fois qu'un écrivain me consulte, c'est la même chose ! râla-t-elle. Pour se faire remarquer, ils font leur numéro ! Ils espèrent décrocher une biographie, ou je ne sais quoi !

— Bah, laissez-les ! fis-je en haussant les épaules. Moi, tout ce qu'ils ont à dire m'intéresse !

Je me tournai vers le Romain :

— Ne disiez-vous pas que Lutèce avait pris feu ?

— Parfaitement ! Et ce sont ces maudits Gaulois qui l'ont incendiée ! reprit Labiénus, en menaçant du poing les Parisii et Camulogène. Vous n'êtes pas dignes d'être appelés Parisiens ! Tout ce que nous voulions, nous, Romains, c'était nous installer sur l'île ! La vraie ville, c'est nous qui l'avons construite, sur les ruines de Lutèce. Nous avons bâti un théâtre, un aqueduc, des thermes, des axes routiers ! Ensuite, nous avons appelé notre nouvelle cité « ville des Parisii » ! Et votre peuple a pu vivre à nos côtés ! À partir de ce moment, la paix romaine s'est installée pour plusieurs décennies ! Je vous le répète : les premiers Parisiens sont romains !

— Ah pardon ! Ce sont les Francs qui ont créé Paris ! s'écria une rude voix à fort accent germanique...

Blond, de longues moustaches tombantes, une pique à la main et une courte hache glissée dans la ceinture...

— Et allez ! glapit Clio en levant les bras au ciel. Voilà Clovis maintenant !

— Parfaitement ! aboya le Franc. Nous ne sommes peut-être qu'une poignée d'envahisseurs de plus... après les Celtes, les Romains, sans parler des Alamans, Wisigoths, Burgondes, Huns et autres Barbares qui n'ont cessé d'envahir la Gaule ! Mais je vous rappelle que c'est nous,

les Francs, qui avons chassé tous ces envahisseurs du pays ! Et moi, Clovis, le païen, roi des Francs, j'ai épousé une princesse catholique et me suis converti à sa religion. J'ai installé mon royaume à Lutèce, et Lutèce s'est appelée Paris ! Oui monsieur ! Et la Gaule est devenue la France !

— Il y va un peu fort celui-là ! s'insurgea le petit Parisii rondouillard en frappant du poing sur la table. Nous étions là les premiers, à part cette espèce de femme, précisa-t-il en désignant la Grenellienne, mais elle ne compte pas ! Les seuls, les vrais Parisiens, c'est nous, les Celtes !

— Roumph ! ! grogna la Grenellienne en tapant sur sa poitrine pour manifester son désaccord.

— Sans les Romains, personne ne se souviendrait de Paris ! rappela le lieutenant Labiénus.

— Je ne vois qu'un moyen de trancher ce différend ! gronda Clovis en brandissant sa hache.



Ce fut comme un signal. Labiénus empoigna l'un des Parisii et tous deux se mirent à tournoyer dans la salle, renversant tables, chaises, et s'abreuvant de coups de poing. La Grenellienne, fixant le vieux Camulogène d'un air farouche, bondit tout à coup sur lui et l'entraîna au sol.

Il s'ensuivit une mêlée indescriptible. Je regardai Clio. Une grimace de colère déformait ses traits. Elle se frotta les tempes et ferma les yeux.

Le sol se mit dès lors à trembler sous mes pieds : un bruit de cavalcade infernale couvrit les cris de nos ancêtres. D'un seul coup, ils cessèrent de se battre, figés de stupeur.

Du doigt, Clovis, ahuri, montra quelque chose au fond du café. Un tourbillon de poussière venait de surgir près du juke-box et une grosse forme sombre, puis deux, puis une vraie meute déboulèrent du néant. Impossible de dire ce que c'était, mais ça cavalait TRÈS vite et ça fonçait droit sur nos six Parisiens qui, jouant des coudes, s'enfuirent vers l'autre bout de la salle. À cet endroit, un autre tourbillon s'était formé. Ils s'y engouffrèrent ensemble, talonnés de près par l'étrange meute.

Puis, de chaque côté de la salle, les nuages de poussière se dissipèrent. Il ne restait plus que Clio et moi. Elle eut un soupir de soulagement.

— C'était quoi ? questionnai-je, ébranlé.

— Rhinocéros laineux ! triompha-t-elle. Je suppose qu'eux aussi se considèrent comme premiers Parisiens ! Mais venez, allons prendre l'air !

Elle me prit par le bras et m'entraîna hors du café. Encore étourdi par ce que je venais de voir et d'entendre, je restai un moment prostré sur le trottoir. La voix de Clio me tira de ma torpeur :

— Vous voulez un conseil pour vos prochains livres ? Évitez les sujets historiques ! Essayez plutôt la science-fiction.

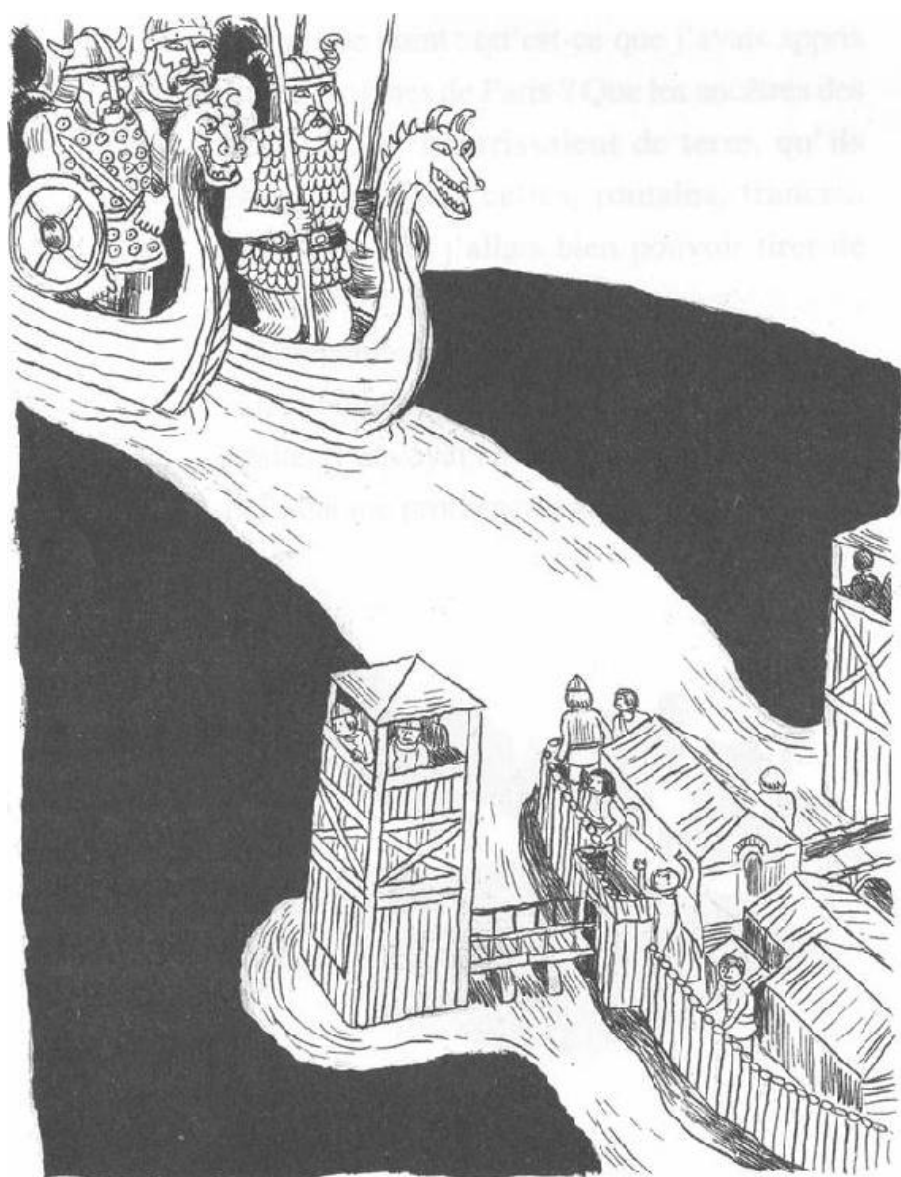
Je lui promis de m'en souvenir. Sur ses entrefaites, Clio me serra la main et disparut dans une bouche de métro toute proche.

Je n'avais pas bougé d'un pouce. J'essayais de faire le point : qu'est-ce que j'avais appris sur les origines de Paris ? Que les ancêtres des Parisiens se nourrissaient de terre, qu'ils étaient à la fois celtes, romains, francs... Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir tirer de tout ça ?

Je regardai le ciel.

La journée s'annonçait magnifique. Sans hésiter, j'envoyai au diable mon livre à écrire et j'allai me promener dans Paris.





II

LES DOUZE BRAVES DU PETIT-CHÂTELET

— RÉVEILLE-TOI, Hervé ! clame Herland. La Seine vient d'emporter le pont ! Nous sommes coupés de Paris !

Hervé s'éveille en sursaut. Très vite, il rassemble ses esprits et la réalité le glace d'effroi : on est en février 886, et cela fait exactement quarante-trois jours que les Vikings du roi Siegfried assiègent Paris !

Le jeune homme quitte son grabat humide, et court rejoindre ses compagnons. Penchés à une meurtrière, ils considèrent, atterrés, ce qui reste du Petit-Pont, en contrebas. La Seine en crue l'a emporté comme un vulgaire fétu.

— Nous voilà isolés sur la rive ! se désole Herland. On est fichus !

Jusqu'ici, les douze hommes retranchés dans le Petit-Châtelet⁽¹⁾ n'ont pas subi de véritable assaut. Seulement deux, trois raids éclairs, avec échange de flèches et de pierres, mais rien de sérieux. En fait, l'ennemi concentre ses attaques contre le Grand-Châtelet⁽²⁾. Plantée sur la rive droite, cette grande tour farouchement défendue a déjà fait perdre aux Vikings des centaines d'hommes. Mais maintenant que la petite tour de bois est coupée de la ville, ils vont enfin avoir quelque chose à se mettre sous la dent !

— Regardez ! déglutit un grand roux nommé Jossouin. Ils arrivent !

Progressant à pied par les berges, une centaine de Vikings au casque conique, moustaches au vent, foncent droit sur eux. Tout en courant, ils frappent de l'épée leur large bouclier et poussent d'horribles cris. Ils ont l'habitude d'épouvanter leur proie de cette façon avant de fondre sur elle.

Effet garanti. Les douze Parisiens sont paralysés de peur.

— Les gars, lâche Hervé, la gorge nouée, pas question de se laisser anéantir sans réagir ! On va leur vendre chèrement notre peau !

Hervé a vingt ans, des traits fins, délicats, l'allure aristocratique, et n'a rien d'un chef autoritaire. Sa fougue et son enthousiasme seuls suffisent à donner courage et force à ses amis.

— Aimard ! Solié ! Jobert ! Aux balistes(3) ! crie-t-il. Jossouin ! Gui ! Héric ! Aux frondes ! Les autres : épées, javelots au poing ! Allez ! !

Les soldats s'enhardissent par de grands éclats de voix. Mais le cœur n'y est pas.

Une fois l'entrée de la tour barricadée, ils gagnent la plate-forme et attendent, le souffle court. Horrible attente qui semble durer mille ans.

Sur les remparts de la cité, les Parisiens, impuissants et terrifiés, suivent la progression des Vikings. Au milieu de la population, Ervé reconnaît le comte Eudes et l'évêque Gozlin, tous deux responsables de Paris. Il y a aussi le moine Abbon, qui fait un discret signe de croix.

Ervé ferme les yeux, poing crispé sur son glaive. Il sait qu'au moment où il les rouvrira, les Vikings seront au bas de la tour. Alors, ses compagnons et lui basculeront dans un autre monde.

« Mon Dieu, se dit-il, aidez-nous à sortir de ce cauchemar ! »

Le cauchemar commença un matin pluvieux de novembre 885. De faction sur le Petit-Pont, Ervé les vit surgir le premier : une flottille de navires effilés, encombrant la Seine en aval. Tremblant sur ses jambes, il corna l'alarme.

Bientôt, tout ce que Paris comptait d'habitants (deux cents tout au plus) se massa sur les remparts et on put dénombrer sept cents drakkars, chargés de matériel, de chevaux et d'au moins trente mille Vikings(4).



Les Parisiens n'en pouvaient plus de ces « Normans⁽⁵⁾ », comme ils les appelaient, et de leurs agressions incessantes. Chaque fois, il avait fallu leur payer un lourd tribut pour qu'ils épargnent la ville. Et toujours ils l'avaient saccagée, avant de partir écumer le fleuve, violant, massacrant, détruisant tout sur leur passage⁽⁶⁾.

Cela ne pouvait plus durer ! Aussi, dès 865, Paris s'était peu à peu fortifié. On avait doté les vieux remparts d'épaisses palissades et reconstruit le Grand-Châtelet sur la rive droite. Sur la rive gauche, une tour plus petite, appelée Petit-Châtelet, veillait depuis peu sur le Petit-Pont.

Sans tarder, Siegfried, l'un des rois vikings, vint parlementer. Ce qu'ils voulaient cette fois-ci ? Passer, tout simplement, et remonter la Seine. Ce qui sous-entendait : aller piller en amont les riches vallées de la Bourgogne !

Certains que Paris était désormais inviolable, Eudes et Gozlin tranchèrent d'une seule voix : « Vous ne passerez pas ! »

Siegfried explosa littéralement de rage : « Non seulement nous passerons, mais en plus vous serez tous tués ! »

Le jour même, les Normans attaquaient le Grand-Châtelet.

Depuis leur poste, Ervé et les siens virent des dizaines de barques franchir la pointe de l'île et prendre la direction du Grand-Pont. Puis : des cris, le sifflement lointain des flèches et des colonnes de fumée s'élevant par-dessus les remparts. Le combat se poursuivit longtemps.

À la tombée de la nuit, les barques normandes, encombrées de blessés, regagnèrent leur bord, au grand soulagement des douze soldats !

Ervé emprunta le Petit-Pont et fonça en ville prendre des nouvelles.

— Un miracle ! triomphait-il à son retour. Ils sont plusieurs milliers et nous ne sommes que deux cents. Ils ont des catapultes et des mantelets(7) pour s'abriter. Les nôtres n'ont que flèches, javelots, pierrailles ! Mais ils ont rendu coup pour coup. Les Normans laissent derrière eux nombre de cadavres !

— Ervé ! Dis vite : combien des nôtres sont... ?

— Pas un seul ! Il n'y a que des blessés, grâce à Dieu !

Pour tempérer les cris de joie de ses amis, Ervé ajouta :

— Oh, ils ne vont pas lâcher prise facilement ! En ce moment même, ils établissent un camp retranché. Le siège de Paris peut durer des mois !

— Et pourquoi ne forcent-ils pas un passage par le Petit-Pont ? demanda l'un des hommes.

— Pour l'instant, nous ne les intéressons pas. Ce qu'ils veulent, c'est pénétrer dans la ville et massacrer tout le monde. Ils ne peuvent le faire qu'en franchissant le Grand-Pont, qui est en pierre. S'ils tentaient de passer sur notre Petit-Pont en bois, nous pourrions facilement le détruire. En attendant, tout ce que nous pouvons faire, c'est prier pour ceux du Grand-Châtelet !

Ses hommes hochèrent la tête en silence.

Comme le pensait Ervé, le lendemain, dès l'aurore, les Vikings attaquèrent de nouveau le Grand-Châtelet, puis au soir se replièrent vers leur camp, bredouilles.

— Aujourd'hui, les nôtres ont aspergé les Normans d'huile bouillante, de poix et de cire brûlante ! les informa Ervé, le soir même. Ils couraient dans tous les sens, avec leurs longs cheveux blonds enflammés !

Cette image déclencha d'énormes rires parmi les soldats. Le lendemain, Ervé, plus enthousiaste que jamais, leur confiait, hilare :

— Encore mieux ! Ce matin, ils ont voulu incendier la tour ! Mais une saute de vent a rabattu la fumée sur eux. Ils tombaient comme des mouches, as-phy-xiés ! Mes amis, le ciel est avec nous !

Les jours suivants, les récits d'Ervé ne firent que confirmer cette impression. Plus le Grand-Châtelet tenait bon, plus les Vikings semblaient jouer de malchance. De toute évidence, ils commençaient à perdre les pédales :

— Écoutez ça ! Ce matin, ils ont envoyé deux drakkars enflammés en direction du Grand-Pont ! Un pont en pierre ! ! L'hydromel(8) a dû leur monter au cerveau !

De nouveau, les onze soldats ne purent s'empêcher de rire aux éclats. Chaque soir, ils guettaient le retour d'Ervé avec impatience. Ses comptes rendus leur remontaient le moral. Car les jours se ressemblaient, interminables. Sans parler des nuits, humides, glaciales.

Enfin, le soir du 5 février 886, Ervé leur annonça :

— Je viens de parler au comte Eudes ! Selon lui, le roi Charles le Gros est en route avec une armée, pour nous porter secours ! Ce n'est plus qu'une question d'heures !

Mais au matin du 6, aucune armée n'avait encore montré le moindre bout d'étendard. Et la Seine en crue emportait brutalement le Petit Pont.

Perdu dans ses pensées, Ervé est brutalement ramené à la réalité par des coups sourds portés contre la tour.

« Nous y voilà ! », grince-t-il intérieurement.

Disposé à bonne distance, un rang de catapultes mitraille le Petit-Châtelet. La tour tremble sous l'impact des projectiles, mais tient bon. Abrités sous une carapace de boucliers, les Vikings tentent ensuite d'approcher béliers et piques en fer. Au signal d'Ervé, une grêle de pierres et de flèches s'abat sur eux. Puis les balistes entrent en scène. Des nuées de traits criblent les mantelets, perforent les casques. Au pied de la tour s'étale un tapis de cadavres.



Les Parisiens, depuis les remparts, encouragent les leurs par de grands cris et canardent l'ennemi. La lutte se poursuit ainsi cinq heures d'affilée. Hérissé de flèches et de javelots, le Petit-Châtelet ne cède pas, mais les munitions des douze s'épuisent à vue d'œil. Quand, tout à coup :

— Regardez ! clament plusieurs voix dans la tour. Ils reculent !

Hélas, l'enthousiasme est de courte durée :

— Non ! Voyez ces deux-là ! grogne Ervé. Ils approchent un chariot rempli d'herbes. Ils y mettent le feu ! Mais tirez donc ! Abattez-les !

Aussitôt, une bordée de flèches fauche les hommes au brûlot. Trop tard ! Des langues de feu lèchent déjà la tour à sa base. Très vite, grignotée par paliers, elle disparaît dans un épais nuage de fumée noire.

— Sortons d'ici ! Ou nous mourrons étouffés ! s'écrie Ervé, une main sur la bouche.

Les soldats dégringolent l'escalier, dégagent en hâte les planches qui bloquent l'entrée et, toussant, crachant, pleurant tant et plus, se retrouvent à l'air libre.

Dehors, les Vikings les attendent de pied ferme. Et, tandis que la tour en feu menace de s'écrouler sur eux à tout moment, s'engage une lutte inégale, absurde, perdue d'avance.

Avançant par grappes, les Normans ferraillent un moment avec les douze soldats parisiens, puis reculent, sitôt remplacés par une nouvelle brochette de guerriers. Assis à l'écart, sur une sorte de trône orné de pierreries, Siegfried semble prendre grand plaisir à ce spectacle. « Ne les tuez pas tout de suite », a-t-il ordonné.

Ainsi, les Vikings continuent d'épuiser les défenseurs jusqu'à la nuit.

La tour n'est plus qu'un petit tas de bois calciné. Les douze, à bout de forces, parent les coups comme au ralenti.

Soudain, Siegfried pousse un long bâillement. Il se lève, fait reculer ses hommes, et s'approche lentement des combattants parisiens. Haletants, noirs de fumée, hagards, ceux-ci le fixent avec des yeux de bêtes traquées.

— Vous vous êtes bien battus ! leur lance-t-il, un petit sourire en coin. Rendez-vous, et vous aurez la vie sauve.

Les soldats interrogent Ervé du regard.

— C'est vrai que nous nous sommes bien battus, leur dit-il après un long silence. Ils auraient pu nous tuer depuis longtemps. Ils s'amusent. Nous ferions mieux d'arrêter nous-mêmes ce petit jeu.

Ses amis, sans voix, acquiescent. Chacun dépose son arme au sol. Puis tous avancent vers les Vikings, qui explosent de joie.

Sur les remparts, les Parisiens suivent la scène, atterrés.

Siegfried affiche un sourire sadique. Il fait signe qu'on s'empare d'Ervé. Malgré ses blessures, l'allure noble et la grande beauté du jeune homme ont frappé le Viking. « Voilà sans doute le fils d'un riche seigneur, se dit-il. J'en tirerai une belle rançon ! »

D'un autre signe, bref, il ordonne qu'on égorge ses compagnons. L'ordre est aussitôt exécuté, sous les yeux d'Ervé, horrifié.

— Maudits ! hurle-t-il en se débattant comme un diable. Lâches ! Parjures !

— Tu es un bon chef ! ricane Siegfried. Quel est ton rang ? Es-tu prince, comte, roi ?

— Je ne suis qu'un simple Parisien ! crache Ervé. Pareil à ceux que tu viens d'assassiner ! Tout ce qui tu obtiendras de moi, c'est ma tête !

Le sourire de Siegfried se change en une grimace de mépris.

— Ton nom ! ordonne-t-il. Qu'au moins je sache qui je tue.

D'une voix sourde, que les Parisiens ne peuvent entendre sans frémir, Ervé déclame :

— Je suis Aimard, Herland, Solié, Jobert, Andrard, Jossouin, Ermanfroï, Gui, Edoard, Héric, Arnaud, Ervé !... les noms de ses compagnons, auquel il ajoute le sien.

Fou de rage, Siegfried lui tranche la gorge, puis fait jeter les douze corps dans la Seine, qui les emporte loin de Paris. Loin de cette affreuse année 886.

Le lendemain, empruntant le bras de Seine enfin dégagé, une partie des Vikings s'embarque vers la Bourgogne. Le reste des troupes demeure sur place et poursuit le siège du Grand-Châtelet.

Cependant, le massacre des douze soldats du Petit-Châtelet est loin d'être vain. Les Parisiens ne peuvent oublier de sitôt la sombre litanie de leurs noms clamés par Ervé. Ils y puisent la force de résister encore durant huit longs mois. Pas une seule fois, ils ne permettent à l'ennemi de mettre un pied en ville et de la saccager comme autrefois.

De guerre lasse, les Vikings finissent par s'en aller. Ils s'établissent

en Bourgogne, puis plus tard en Normandie, et jamais on ne reverra leurs terrifiants navires encombrer la Seine.

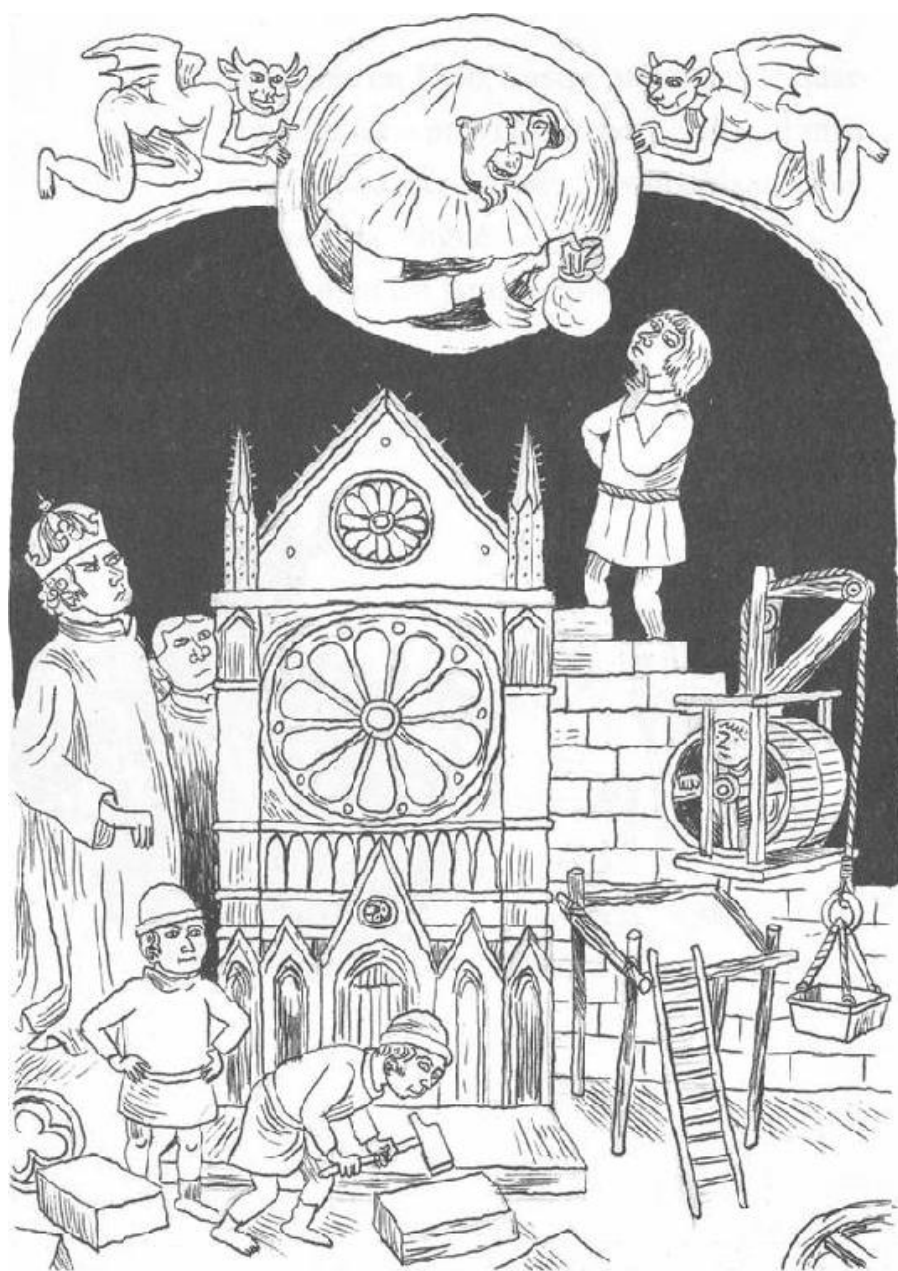
L'incroyable ténacité des Parisiens fit grand bruit dans tout le pays. Bientôt, on ne parla plus que de Paris, qui devint la première ville de France.

Portés par le fleuve à travers le temps, les noms d'Ervé et de ses amis ont fini par nous parvenir. Mais qui connaît leur histoire, aujourd'hui(9) ?

En 1889, presque mille ans, jour pour jour, après leur disparition, une plaque avec leurs noms fut apposée rue Saint-Jacques, à la hauteur de l'actuel Petit-Pont. Cette plaque fut retirée en 1908, lorsqu'on rénova le quartier. Elle fut « provisoirement » (dit-on) mise en dépôt au Service des travaux historiques, 29, rue de Sévigné.

Elle n'en est jamais ressortie.





III

LE MAÎTRE D'ŒUVRE DE NOTRE-DAME

— C'EST TOI qui as fait ça ? s'exclama Colin. Pas mal !

L'enfant leva le petit vitrail pour laisser passer le soleil à travers. Le dessin coloré représentait Notre-Dame en construction. Avec ses échafaudages, ses grues à roue et une foule de personnages minuscules chargés de pierres, grouillant telles des fourmis.

— J'ai cuit la pâte de verre moi-même, se vanta Guillaume. J'en ai fait une plaque, et mon père m'a prêté ses couleurs pour la peindre.

Son ami compara le vitrail avec la vraie cathédrale, qui s'élevait, là-bas, majestueuse, à la pointe de l'île de la Cité.

— C'est bien vu ! admira Colin. Bientôt, tu seras aussi fort que ton père, et il te prendra avec lui dans son atelier !

— Mais toi aussi, tu deviendras maçon, comme ton père.

— Bof, c'est moins bien que maître verrier ! soupira Colin en rendant le vitrail à Guillaume.

— Ne dis pas de sottises ! Tu ne te rends pas compte de la chance qu'on a ? Pouvoir participer à la construction de Notre-Dame ! Cette cathédrale sera le cœur de Paris, la plus belle, la plus grande jamais construite ! Les gens se déplaceront du monde entier pour venir la voir !

Mais Colin avait l'air moins enthousiaste que son camarade :

— Moi, mon père dit qu'on ne la verra jamais terminée ! soupira-t-il.

— Ton père exagère, dit Guillaume. Regarde ! Elle est presque achevée !

Là, c'était Guillaume qui exagérait ! Certes, depuis 1163, date à laquelle on avait posé la première pierre de Notre-Dame, les travaux avaient beaucoup progressé. En cette année 1225, les piliers, les murs, la charpente étaient en place. Le chœur était fini, l'autel consacré. Cependant, il fallait encore poser le toit ; les sculpteurs et les peintres attaquaient tout juste les statues des portails ; et les tailleurs de verre avaient à peine commencé à installer les premiers vitraux de la nef.

Les parents de Guillaume et de Colin avaient donc du travail assuré pour le restant de leurs jours, et c'était vrai aussi pour leurs enfants et leurs petits-enfants après eux(10) !

— Bon, s'impacienta Colin. En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On n'a que l'embarras du choix ! dit Guillaume en désignant l'espace autour d'eux.

Pour les deux amis, le chantier de Notre-Dame était un gigantesque terrain de jeu, doublé d'une école sans pareil. Rien à voir avec l'austère enseignement que leur inculquaient les frères de la paroisse ! Chaque jour, après la classe, Guillaume et Colin allaient observer le travail des ouvriers. Colin suivait de près la taille des pierres et la façon dont les maçons y laissaient leur signature. Guillaume, lui, admirait la minutie avec laquelle les coloristes peignaient les statues d'ors et de couleurs chatoyantes. Ensuite, les enfants allaient s'asseoir au pied de Notre-Dame, où ils pouvaient rester des heures à regarder fonctionner les grues. Ces énormes roues fixées en hauteur, que deux hommes actionnaient en marchant à l'intérieur, tournaient et hissaient les pierres, le mortier, les planches le long des façades ou vers la toiture. Enfin, ils essayaient de repérer ce qui avait changé depuis la veille dans la physionomie de la cathédrale. En somme, il y avait toujours quelque chose d'intéressant à voir ou à faire sur le chantier de Notre-Dame.

— Et si on allait jouer dans la nef ? proposa Colin tout à trac. Les maçons ont gravé dans les dalles une espèce d'immense labyrinthe(11) !

— Ah bon, et pour quoi faire ?

— C'est un jeu, un défi pour les fidèles ! Ils devront le parcourir à genoux, tout en priant, et voir si leur foi les aide à sortir du labyrinthe ! On essaye ?

— Hum, tu sais que je n'aime plus trop traîner sous les voûtes.

Guillaume désigna son pied bandé. Un an plus tôt, tandis qu'il jouait seul dans le chœur, une pierre énorme avait glissé d'un échafaudage, à plus de trente mètres de hauteur. Guillaume n'avait eu que le temps de bondir en arrière. La pierre, en s'écrasant, lui avait réduit le pied en une bouillie d'os et de sang. Depuis, le pauvre se déplaçait avec une béquille.



Ce genre d'accident était fréquent sur un tel chantier, et Guillaume pouvait s'estimer heureux d'être encore en vie !

— Pardon, c'est vrai, s'excusa Colin, gêné. J'avais oublié. Oh, j'ai une idée ! On peut aller dans l'atelier de ton père, voir les souffleurs de verre ?

— Tu ne préfères pas qu'on jette un œil sur les derniers vitraux qu'il a peints ? L'autre jour, j'en ai vu un... incroyable ! C'était Paris attaqué par des navires à tête de dragon !

— Je croyais que personne n'avait le droit de les voir, et que ces temps-ci, il s'enfermait pour travailler.

— Ça oui ! Le maître d'œuvre lui a passé une grosse commande et il peine à la tâche nuit et jour ! Mais il entrepose ses vitraux dans une remise, derrière l'atelier. On peut y entrer par une petite lucarne.

— D'accord ! répondit Colin, enthousiaste. On y va !

L'atelier du père de Guillaume, le maître verrier Symon, se trouvait à l'autre bout de l'île de la Cité. Sur leur trajet, les deux amis croisèrent une foule incroyable d'ouvriers portant des pierres, des outils, ou menant des charrettes remplies de matériel. Ce va-et-vient ne s'arrêtait jamais, pas même l'hiver – excepté lors des fêtes religieuses, bien entendu...

La loge de maître Symon jouxtait celle du serrurier Biscornet. Les enfants se faufilèrent entre les deux baraques. Guillaume retrouva sans peine sa petite lucarne, dont il entrouvrit l'unique volet. Posant sa béquille, il s'apprêtait à se glisser à l'intérieur, quand un éclat de voix l'arrêta net. Quelqu'un venait d'entrer dans la remise ! Avant de se baisser, Guillaume eut le temps d'apercevoir son père, et celui-ci n'était pas seul ! Guillaume avait tout de suite reconnu le noble personnage qui l'accompagnait.

— C'est l'évêque da Costa ! souffla-t-il en refermant un peu la lucarne. Je le connais, il n'est pas commode.

— Laisse-moi regarder, murmura Colin en se plaçant près de lui. Eh, c'est vrai, on dirait que l'évêque est furieux !

— Cela ne peut plus durer ! criait en effet l'homme d'Église. Qui est cet individu qui passe commande de statues bizarres, de vitraux ridicules, et même d'un labyrinthe, sans que mon diocèse en soit prévenu !?

Vêtu d'une ample chasuble blanche qui accentuait la rondeur de son ventre, l'évêque arpentait la pièce en faisant de grands gestes des bras.

— Les rumeurs les plus folles courent à son sujet ! reprit-il. Toujours habillé de noir, un nom imprononçable, Louis quelque chose. Personne n'a su me le répéter ! Et à vous, qu'a-t-il dit ?

— Que... c'était Maurice de Sully(12) en personne qui l'avait engagé autrefois pour dessiner les plans de Notre-Dame, répondit maître Symon. Et qu'après sa mort, il lui avait confié les pleins pouvoirs pour continuer à diriger le chantier.

— Inepties ! tonna l'évêque. Voilà bientôt trente ans que notre regretté Maurice de Sully nous a quittés. Depuis cette date, c'est le diocèse qui gère le chantier de Notre-Dame ! De quel droit cet imposteur vient-il dicter ses directives et commander aux artisans les œuvres les plus fantaisistes ?

— Qu'est-ce que mes vitraux ont de fantaisiste ? se vexa maître Symon.

— Montrez-les-moi, et je vais vous le dire ! siffla l'évêque.

À contre cœur, maître Symon se dirigea vers un coin de la pièce. Il souleva une grande feuille de papier de soie qui couvrait deux splendides peintures sur verre. Dessiné avec un extrême finesse, dans une gamme de couleurs incroyablement variées, le premier vitrail représentait un voleur poursuivi par un soldat, l'épée au poing. Le voleur avait le bras passé dans l'anneau de ce qui semblait être un portail d'église.

— Celui-ci, par exemple, gronda l'évêque. Qu'est-il censé représenter ?

— Euh, la... charité de l'Église, hasarda le maître verrier.

— ... qui, selon vous, devrait ouvrir ses portes à tous les voleurs, et à tous les assassins de la terre ?

Maître Symon rougit, ne sachant que répondre.

L'évêque, sourcils froncés, se pencha sur la seconde œuvre. Ce vitrail montrait un homme au fond d'un cachot, avec sur la tête une sorte de casque métallique, et l'index levé vers le ciel. Cette fois, maître Symon parut plus embarrassé.

— Je... je reconnais que ce sont peut-être des scènes un peu... décoratives, bafouilla-t-il.

— Mon cher Symon, avertit l'évêque, laissez-moi vous expliquer une chose : cette cathédrale que nous construisons est destinée à devenir un gigantesque livre de pierre ! Elle est censée offrir aux fidèles, qui ne savent pas lire, un enseignement de la Bible par l'image ! Que vont-ils penser s'ils ne voient autour d'eux que ce genre de scènes saugrenues ou qu'une ribambelle d'animaux incroyables ? Ils vont en avoir l'esprit retourné ! J'arrive de ce pas de l'atelier des sculpteurs : j'y ai vu des statues de singes, de guerriers combattants, de monstres à plusieurs têtes ! Mais où va-t-on ? Il est hors de question que je tolère ce genre de choses !

— Waouh ! Ça barde ! chuchota Colin. Moi je les trouve chouettes, ces vitraux !

Guillaume lui fit signe de se taire. Son père avait l'air embarrassé au possible :

— Que dois-je dire à cet homme, quand il viendra réclamer son dû ?

— Fermez-lui votre porte ! Dorénavant, vous ne peindrez plus que des scènes d'inspiration biblique. La vie des saints, notre Seigneur sur la croix... Est-ce que vous m'avez bien compris ? !

Maître Symon s'inclina sans répondre. L'évêque marmonna quelque chose, puis quitta la pièce sans même saluer son hôte.

Troublés par l'échange qui venait d'avoir lieu, les deux enfants n'osaient pas bouger. Ils guettaient la réaction du verrier, mais il restait immobile, plongé dans ses réflexions.

Soudain, du fond de la pièce, une silhouette encapuchonnée se détacha d'un pan d'ombre et se planta devant maître Symon. Celui-ci eut un hoquet de surprise :

— De... depuis quand êtes-vous là ? demanda-t-il. Vous êtes resté caché tout le temps que l'évêque était là ! ?

— Ne m'en veuillez pas ! le pria l'homme en noir d'une voix suave. Mais je vous attendais ici. J'admiraï votre travail, quand j'ai entendu la voix de l'évêque da Costa ! Je préfère éviter de le rencontrer ! Lui et moi avons un petit différend. Il ne supporte pas que je dirige les travaux à sa place et il essaye de me déprécier aux yeux des ouvriers !

— Mais... mais... alors vous vous connaissez ?

— Oh, depuis fort longtemps ! ricana l'étrange visiteur. J'espère que tout ce qu'il vous a dit ne vous a pas dissuadé de travailler pour moi !

— Je dois avouer qu'il s'est montré assez convaincant, repartit maître Symon. À y regarder de plus près, les œuvres que vous commandez, mes vitraux y compris... montrent des scènes, disons... inhabituelles.

— Ne faites pas attention à ce qu'a raconté cette vieille barbe, ricana encore l'homme en noir. Mes soi-disant statues diaboliques, mes vitraux ténébreux, ne sont que des ornements destinés à faire de Notre-Dame la plus extraordinaire des cathédrales. « Un livre de

pierre », a dit l'évêque. Je suis d'accord ! Mais la Bible ne montre pas seulement des saints agenouillés en train de prier ! C'est un livre plein de vie, de cris, de bruits, de fureur ! Animaux, guerriers et monstres s'y côtoient, s'y affrontent... Pourquoi ne pas les représenter ?

Le maître verrier se contenta de hausser les épaules. Il ne savait plus que penser, ni que dire. L'autre tenta de le rassurer :

— Contentez-vous de peindre les motifs que je vous suggère et tout se passera bien ! Ne pensez plus à l'évêque da Costa ! J'en fais mon affaire.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait quand il l'avait sous la main ? chuchota Colin à son ami.

— Chuuut ! lui intima Guillaume. On dirait qu'il nous a entendus !

En effet, la capuche de l'homme en noir s'était tournée dans la direction des deux jeunes espions.

— Mais j'y pense ! reprit la sombre silhouette. Je suis venu vous payer pour votre travail. Vos nouveaux vitraux sont encore mieux que ceux que vous m'avez déjà livrés !



Il tira de sous ses habits noirs une bourse bien garnie qu'il mit dans la main du maître verrier.

— Avec cet argent, et celui qui suivra, vous pourrez faire opérer votre fils, susurra l'homme en noir. La médecine a fait de grands progrès ! Il pourra gambader comme avant, avec ses petits camarades !

— C'est uniquement pour cela que j'accepte de travailler pour vous, dit maître Symon à voix basse, comme s'il avait honte d'entendre sa propre voix.

— Je le sais bien. D'autres artisans ont le même genre de scrupules. Pourtant, ils continuent d'œuvrer pour moi. Mais, trêve de bavardage ! J'emporte ces deux petits bijoux, dit-il en prenant sous son bras les deux vitraux que l'évêque avait mis à l'index... Vous m'en devez encore six, n'est-ce pas ?

Et sur ces mots, il quitta la remise, ou plutôt se coula vers la sortie telle une ombre. Le père de Guillaume resta quelques secondes figé sur place, considérant la bourse dans sa main avec une sorte de gêne, et sortit de la pièce.

Guillaume referma la lucarne avec précaution. Les deux amis se regardèrent en silence. Sans trop savoir pourquoi, Guillaume avait presque honte que son père ait accepté la bourse. L'homme en noir dégageait quelque chose de... repoussant.

Comme s'il ressentait le même malaise, Colin lança :

— Ce bonhomme fait froid dans le dos, non ?

— Plutôt, oui ! approuva Guillaume. C'est sa voix peut-être !

— Non, c'est ce qui se cache derrière sa voix ! rectifia Colin.

À ce moment, ils entendirent frapper à la porte de l'atelier voisin,

celui du serrurier Biscornet.

— Qui est-là ? demanda une voix ensommeillée. Je travaille !

La voix suave qui répondit était celle de l'homme en noir, les enfants la reconnurent immédiatement.

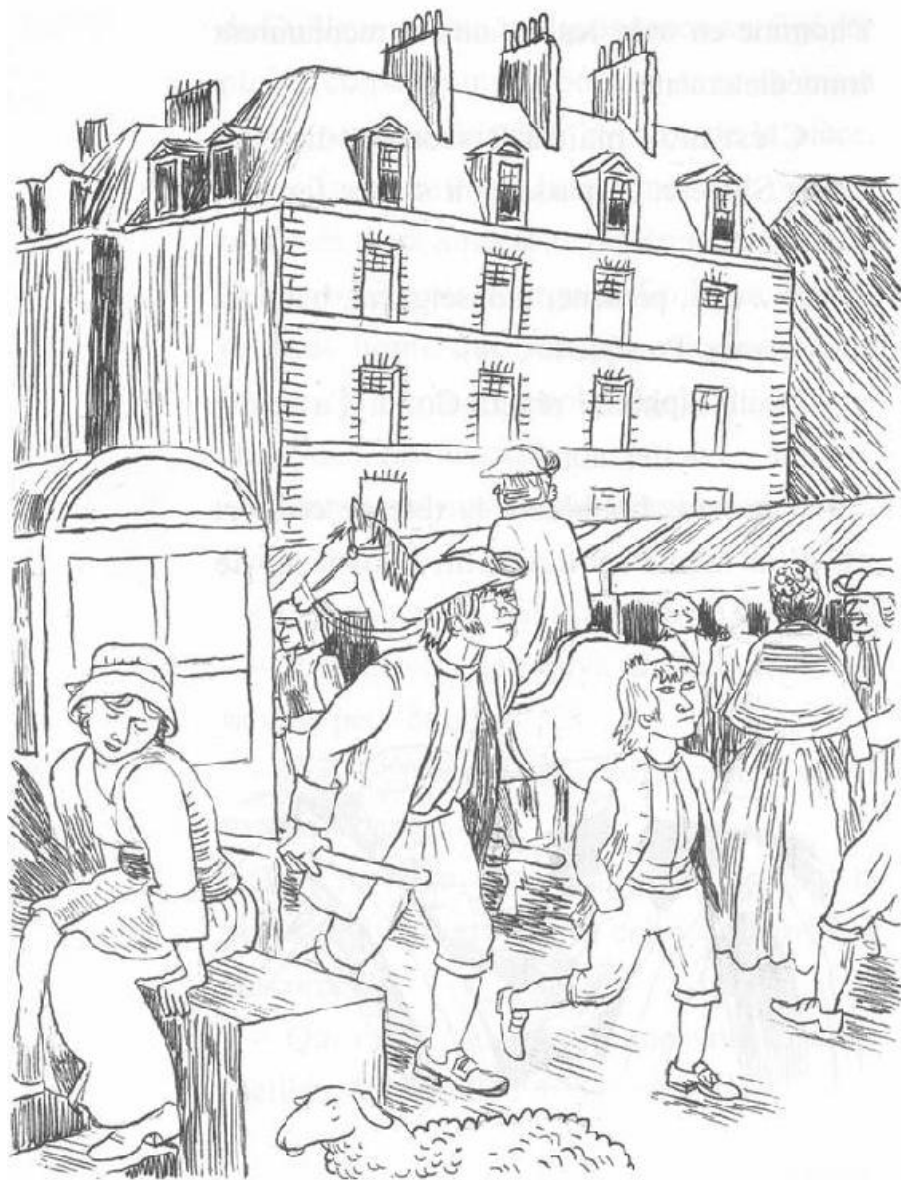
— C'est moi, maître Biscornet, dit-elle. Louis Siphère. Je passe voir si vos ferrures sont prêtes ?

— Je... heu, presque, monseigneur, balbutia l'autre voix. Presque !

— Louis Siphère ! répéta Colin. Ça sonne comme... Lucifer, non ?

Les enfants hochèrent la tête de concert et, d'un même mouvement, choisirent de déguerpir.





IV

L'ANNEAU

DE LA DERNIÈRE CHANCE

— EH ! HALTE-LÀ, COQUIN ! lança le policier.

Germain se figea sur place. Il repéra tout de suite le soldat du roi à son pourpoint rouge. À vingt pas, près d'une marchande de fleurs, il pointait sur lui un doigt menaçant.

— Oui, toi, le rouquin ! cria-t-il. Tu crois que je ne t'ai pas vu ! !

Le poing de Germain se crispa sur la bourse qu'il venait de voler. Tout en jurant, il s'élança dans la foule monstre du Pont-Neuf.

Il était à peine dix heures du matin et, comme chaque jour, le plus vieux pont de Paris était déjà noir de monde. C'était vraiment le centre de la ville, un marché immense, une foire journalière où se coudoyaient promeneurs, mendiants, marchands ambulants, montreurs d'animaux savants, arracheurs de dents, fripiers, libraires, etc. On pouvait à peine marcher sur les trottoirs !

Lancé comme une flèche, Germain envoya valdinguer un porteur d'eau qui faillit basculer par-dessus l'un des parapets.

« Vite, le semer dans la circulation ! », se dit-il. Car, à cette heure, le pont était le théâtre permanent d'un ballet de carrosses, de fiacres, de chaises à porteurs, qui se suivaient, se croisaient sans relâche !

Germain s'engagea sur la chaussée boueuse, évita de justesse un cavalier cravachant à toute allure, dépassa une enfilade de calèches qui roulaient au pas, mais dut bientôt s'arrêter net : droit devant, en plein milieu du pont, un accident de vinaigrettes(13) bloquait le trafic ! Les conducteurs des véhicules, des laquais, s'injuriaient copieusement, prêts à en venir aux mains. Leurs maîtres, les chausses maculées de boue, attendaient à l'écart, l'air gêné.

En un instant, le pont fut complètement embouteillé. Impossible de passer ! Germain lorgna par-dessus son épaule : le policier, jouant des coudes pour se frayer un chemin dans la foule, gagnait du terrain...

Le voleur n'hésita pas longtemps : il fonça vers l'une des vinaigrettes dont il ouvrit la portière, traversa l'espace exigu et ressortit de l'autre

côté.

Au grand dam du policier, un carrosse qui cherchait à faire demi-tour sortit de la file à l'arrêt et lui coupa la route. Comme l'avait fait Germain, il ouvrit la portière et voulut traverser le véhicule. C'était sans compter sur la digne passagère du carrosse : une vieille marquise à perruque, qui se mit à pousser les hauts cris :

— Au secours ! À l'assassin ! hurlait-elle.

— Pardon, madame, mais... commença le soldat du roi.

La vieille ne voulut rien entendre et l'obligea à ressortir à grands coups d'éventail. Le policier fut contraint d'escalader le carrosse.

Germain, qui avait aperçu la scène de loin, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Soudain, il dérapa sur quelque chose de mou et s'écala, le nez dans une flaque noirâtre. L'odeur d'excréments lui retourna l'estomac. Il se releva comme un ressort, le cœur sur les lèvres.

— Beuuuaarrkk !!! éructa-t-il, dégoûté, essuyant sa bouche à grands revers de manches.

Sans perdre une seconde, il reprit sa course. Coup d'œil en arrière : aïe, le policier se rapprochait ! Germain vit qu'un autre agent lui offrait du renfort, mais le premier lui signifia qu'il avait l'affaire bien en main.

« Sang-dieu, ils sont partout ! pesta Germain. Hier, déjà, le pont grouillait de chasse-coquins(14) ! Plus moyen de travailler en paix ! »

Çà, depuis que Louis XIV l'avait nommé chef de la police, le lieutenant La Reynie menait une guerre impitoyable aux vagabonds, mendiants et autres coupeurs de bourses, tels que Germain. Ses méthodes ? Rafles massives et internement à l'« hôpital Général », véritable prison construite spécialement à cet effet...

« C'est ce qui t'attend si ce drôle te rattrape », se dit le voleur en accélérant l'allure.

Germain venait de quitter le pont. Il déboucha rue de Rivoli. Cette longue avenue sans trottoirs ni égouts était presque aussi encombrée que le Pont-Neuf : piétons, charrettes, paysans menant des troupeaux de bœufs, de moutons ou de porcs qui piétinaient la poussière et la boue. Le long des immeubles serrés les uns contre les autres, des ordures jetées depuis les fenêtres s'entassaient, couvertes d'essaims de mouches, dégageant le plus écœurant des fumets.



« La Reynie et ses sbires feraient mieux de nettoyer les rues, plutôt que de s'acharner sur des miséreux comme moi ! se dit Germain. Sont payés pour ça, non ? »

« Sécurité-Salubrité », c'était en effet pour réaliser ces deux projets que Louis XIV avait engagé La Reynie ! Le roi voulait que Paris soit la ville la plus propre et la plus sûre du monde. Et en premier lieu, la sécurité passait par... l'éclairage des rues ! Dépourvues de la moindre lumière, elles devenaient de véritables coupe-gorge dès que la nuit tombait ! Ce problème, d'ailleurs, avait intéressé Germain de près.

Deux ans plus tôt, notre voleur exerçait encore l'honorable métier de porte-lanterne. Pour une poignée de deniers, il raccompagnait chez eux les promeneurs tardifs, leur évitant ainsi les mauvaises rencontres. Ce service, en vigueur depuis 1662, devait disparaître cinq ans plus tard, avec l'arrivée de La Reynie : il avait fait installer plus de deux mille lanternes publiques, dans la plupart des quartiers de Paris. Seulement, l'allumage en avait été confié aux bourgeois uniquement, si bien que Germain s'était vite retrouvé sans emploi, contraint de mendier, puis de voler !

« Vive La Reynie ! ironisa le voleur. Quoi que je fasse, on dirait qu'il a décidé de me pourrir la vie ! Mais, va ! Z'ont beau vouloir transformer ma ville, je connais des endroits où ils feront jamais la loi ! »

Il bifurqua tout de go dans la rue du Petit-Jésus⁽¹⁵⁾. C'était l'entrée d'une de ces fameuses « cours des Miracles » ! L'une des rares que La

Reynie n'avait pas encore fait raser. Avant sa nomination, ces sortes de culs-de-sac boueux et puants pullulaient à Paris. Ils étaient le repaire de tout ce que la capitale comptait de miséreux : invalides, vrais pauvres, mais surtout faux malades, faux aveugles, faux estropiés, qui portaient le matin mendier dans les rues et qui, le soir, regagnaient leurs bicoques sordides et se débarrassaient de leurs emplâtres, de leurs jambes de bois factices, comme s'ils venaient de guérir... par miracle !

Avec un peu de chance, Germain réussirait sans doute à perdre le policier à travers les ruelles tortueuses de cette cour-ci. Il y avait toujours un porche sombre où se cacher, une entrée d'immeuble donnant sur une autre rue, en un mot, une infinité de passages secrets que le voleur connaissait comme sa poche.

Germain dégringola une venelle en pente, obscure, sans pavés, et glissante. Surgissant d'un immeuble sur sa droite, une silhouette déboucha devant lui. Il la percuta de plein fouet. Un estropié, muni d'une jambe de bois ! Sous le choc, la prothèse valdingua dans les airs. Imbriqués l'un dans l'autre, les deux hommes roulèrent dans la boue. Germain voulut se relever, mais la prothèse volante, en retombant, lui heurta le crâne avec un bruit sourd. BÔM ! Il se remit debout péniblement, des étoiles dansant devant ses yeux... Le soldat du roi se tenait devant lui, essoufflé, l'épée pointée dans sa direction :

— Un geste et je te la passe au travers du corps ! promit-il. Puis, à l'estropié : Debout, toi aussi ! On dirait que j'ai fait une bonne prise... Deux vauriens pour le prix d'un !

Germain aida le second vaurien à se relever. « L'estropié » déplaça sa vraie jambe, maintenue par une ficelle et cachée sous son ample chemise, puis récupéra sa prothèse qu'il se cala sous le bras. Apparemment, les deux hommes se connaissaient :

— Ah ça, bravo Germain ! cracha son compagnon. Tu m'as mis dans de beaux draps !

— Si ça te console, ta fichue prothèse m'a à moitié défoncé le crâne !

— Ça me fait une belle jambe ! rétorqua l'autre.

— La ferme ! tonna le policier. Toi le rouquin tu vas...

— GARE À L'EAU ! ! ! cria une voix venue du ciel.

— Hein ? s'étonna le soldat en levant la tête, et il reçut en pleine figure le contenu d'un pot de chambre jeté d'une fenêtre(16).

— Eurk ! Eurk ! suffoqua-t-il.

— Chacun son tour ! ricana Germain.

D'une bourrade, il envoya valser le policier qui tomba dans la boue et il prit la fuite, suivi de près par le faux estropié. Défonçant un nouveau portail, ils quittèrent en trombe ce lieu décidément malfamé.

Derrière eux, le soldat trempé et puant était déjà lancé à leur

poursuite.

— Il nous lâche pas ! constata Germain.

— De mieux en mieux ! Là, on est bons pour le gibet !

— Arrête tes jérémiades, tu veux ! Et dis-moi plutôt comment se débarrasser de cette sangsue !?

Le regard du second filou s'illumina :

— Toi, je ne sais pas, dit-il en farfouillant dans sa tunique déchirée.

Mais moi j'ai la solution !

Il sortit un petit carré noir qu'il se mit dans la bouche.

— Du... du chocolat ?! s'étonna Germain.

— Non, du savon ! répliqua l'autre avec un clin d'œil.

Germain comprit sur-le-champ.

— Eh, file-m'en un bout !

Mais déjà, le faux estropié, bavant, l'écume aux lèvres, se figeait sur place et s'effondrait en gémissant, mimant les convulsions d'un épileptique.

Le policier connaissait par cœur ce genre de petite combine. Il le dépassa sans s'arrêter, lui jetant juste au passage :

— Crève donc, saboteux(17) !

Visiblement, c'était Germain qui l'intéressait. Ou plutôt... sa bourse ! Il avait eu le temps de la jauger, au moment du vol. « Ma foi, elle m'a paru fort bien garnie, avait-il pensé. Et surtout, je doute que personne vienne jamais la réclamer ! »

La chose était réglée. Sitôt Germain rattrapé, la bourse passerait dans la poche du policier, et son voleur, eh bien... de vie à trépas.

Au même instant, Germain parut saisir la situation :

« Il me lâche pas ! se lamenta-t-il. Eh, mais bien sûr : c'est après ma bourse qu'il en a ! Par la morbleu, il est sur moi ! Fais tes prières, mon pauvre Ger... Oh ! Mais c'est peut-être une idée, ça ! »

Il venait d'être frappé d'une illumination. Une église ! Vite ! Il lui fallait une église. N'était-il pas tout près de la basilique Sainte-Geneviève ? Il y était venu au dernier carême, quêter sur le parvis et... couper quelques bourses à l'intérieur même de l'édifice !

Oui, plus que deux rues : à droite, puis à gauche. Enfin, il la vit, droit devant lui : Sainte-Geneviève !



Le policier le talonnait de près. Encore un mètre, et Germain était cuit. Le soldat du roi tendit la main, à un cheveu de saisir sa proie. Puisant ses dernières forces, Germain bondit en avant comme on plonge dans le vide. Il rentra de plein fouet dans le portail de l'église. Accroché à deux mains à l'anneau de fer scellé, il se mit à l'actionner avec l'énergie du désespoir.

Le policier s'était arrêté à quelques pas, à bout de souffle, plié en deux, mains sur les genoux. Haletant, les yeux exorbités, il considérait néanmoins Germain avec un petit sourire narquois :

— Eh bien ! hoqueta-t-il. Tu m'auras... pff... fait courir... pff... Pendard ! Mais... pff... la balade s'arrête ici !

Il regarda autour de lui : beaucoup trop de passage dans la rue. Il faudrait entraîner le voleur dans un coin tranquille. Il se jeta sur lui et le prit par l'épaule.

— A-arrière, balbutia Germain. Vous ne pouvez pas m'arrêter ! J'ai passé le bras dans l'anneau ! Vous savez très bien ce que ça veut dire !

L'expression du policier changea instantanément.

— Ah non ! grogna-t-il en secouant la tête. Tu vas pas me faire ce coup-là !

À ce moment, la porte de l'église s'ouvrit et apparut un moine grassouillet que les coups de Germain avaient alerté. Il n'eut pas l'air surpris de voir cet homme agrippé à l'anneau du portail, qui le suppliait du regard.

— Mon père ! dit le voleur, j'implore le secours de l'Église !

Accordez l'asile à un malheureux qu'on veut étriller sans raison !

— N'écoutez pas ce capon ! s'égosilla le soldat du roi. Il vient de voler une bourse au Pont-Neuf et je dois l'arrêter ! Par ordre du roi !

Il saisit Germain à deux mains et commença à le secouer pour lui faire lâcher prise.

— Au secours ! Mon père ! pleurnicha le rouquin. Je tiens l'anneau ! Dites-lui ! Il peut pas m'emmener de force !

— Mmh, réfléchit le moine en dodelinant de la tête... Effectivement... il a passé son bras dans l'anneau.

— Mais c'est... c'est une fripouille ! bafouilla le soldat en secouant Germain de plus belle. Vous n'allez pas écouter ses boniments !

Silence. Le regard du moine allait du soldat au voleur. Indécis, il frottait son double menton avec une moue contrariée. Finalement, il dit au policier :

— Mon fils, je dois reconnaître que ce malheureux n'a pas tort. La tradition veut que l'Église accueille les pauvres et les opprimés. Elle n'a pas à décider s'ils ont bien ou mal agi. Du moment qu'ils font pénitence.

— Oh je le ferai ! s'empressa de dire Germain. Je dirai tous les *Pater noster* que vous voudrez !

— Il a touché l'anneau, renchérit le moine. C'est une ancienne coutume, et jusqu'ici aucune loi ne l'a interdite !

Germain leva la tête vers le policier. Celui-ci le tenait toujours, mais semblait hésiter sur la démarche à suivre.

— Tu as entendu, triple drôle ? triompha le voleur. Si tu veux m'arrêter, va dire à La Reynie d'interdire la coutume ! Maintenant lâche mon épaule, je te prie. Par ordre de l'Église !

Le policier resta quelques secondes stupéfait.

Le moine insista d'un petit signe de tête, l'invitant poliment à obéir. L'autre obtempéra en sifflant rageusement :

— Toi, le rouquin, tu ne perds rien pour attendre ! Crois-moi, on se retrouvera !

Sur quoi, il tourna les talons et s'éloigna en maugréant.

La porte de la basilique s'ouvrit en grand et Germain, tout joyeux, suivit l'homme d'Église à l'intérieur. Il y faisait frais, et l'odeur des vieilles pierres et de l'encens contrastait avec la puanteur des rues, là-dehors.

— Mon père, je vous dois une fière chandelle, remercia le voleur.

Il prit la main boudinée du moine et s'apprêtait à l'embrasser, quand une voix grave articula dans son dos :

— Tu donneras bien une petite offrande à l'Église ?

Germain fit volte-face. Trois autres moines se dressaient devant lui, dans la pénombre de la sacristie. Ils brandissaient d'énormes gourdins qu'ils se mirent à cogner dans leur paume en cadence.

— Mais, mais ! bafouilla le voleur. Je ne comprends pas, vous...

— Ne fais pas d'histoires, menaça le gros moine. Donne la bourse ! Il y a des pauvres gens qui ont besoin de cet argent plus que toi !

D'une brusque détente, Germain s'élança vers la sortie, mais l'un des moines lui coupa la route et referma du pied la porte de l'église.

— Quatre contre un ! rugit Germain. C'est comme ça que vous accueillez les opprimés !

Acculé contre un pan de mur, il tremblait de rage. Les moines l'entouraient à présent, agitant leur matraque sous son nez.

— Tu ne tiens pas à passer la nuit à l'hôpital Général, n'est-ce pas ? repartit l'un d'eux, alors, donne !

Le voleur égrena un chapelet d'injures, sortit la bourse cachée dans ses hardes et la jeta aux pieds des moines. Le plus gros la ramassa et, la faisant sauter dans sa main, se rengorgea :

— C'est le cinquième en une semaine. À ce rythme-là, on pourra faire réparer le clocher avant la fin du mois !

C'est la dernière phrase qu'entendit Germain avant qu'on l'empoigne et qu'on le jette dehors sans ménagement. Il atterrit sur le trottoir boueux et la porte de l'église se referma dans un bruit sourd.

Germain se releva, plus crotté et plus pauvre que jamais. Écœuré, il resta quelques secondes à fixer l'anneau du portail, avant de cracher :

— Pouah ! Les temps ont drôlement changé ! On n'est plus en sûreté nulle part !

Moi je vais finir par prendre mes cliques et mes claques et... adieu Paris !

Et d'une démarche furibonde, il reprit la direction du Pont-Neuf.





V

LE DERNIER PRISONNIER DE LA BASTILLE

VOILÀ DÉJÀ plusieurs mois que la vie à Paris était devenue insupportable. Toujours plus d'impôts, des salaires de misère, sans parler du pain hors de prix. Dans les rues, le peuple ne parlait plus que de prendre les armes et d'en finir avec la royauté.

Moi, leur « révolution » je m'en fichais... royalement. Tout ce que je demandais, c'était pouvoir exercer en paix mes talents d'artiste ambulante. À cette époque, j'avalais des sabres et crachais le feu comme personne sur la place de Paris. Mais à longueur de journée, les harangueurs de foule me volaient la vedette et je n'avais plus qu'à plier bagage !

Je sentais bien que cela allait mal tourner. Paris était un véritable baril de poudre, et j'aurais tellement préféré ne pas me trouver là au moment de l'étincelle ! Hélas, ma mauvaise étoile en avait décidé autrement.

Ce matin du 14 juillet 1789, onze heures venaient de sonner à l'horloge de l'hôtel de ville. Cherchant, en vain, un endroit où planter mon tréteau, je me heurtai à une centaine de Parisiens amassés sur l'esplanade. Là, grimpé sur une caisse en bois, un dénommé Hulin, rouge de rage, leur cornait aux oreilles :

— Non seulement le roi nous spolie et nous affame, mais à l'heure où je vous parle, il poste ses soldats partout dans Paris ! Nous n'aurons jamais assez d'armes pour nous défendre !

Quelqu'un cria que la Bastille en regorgeait.

— Maudite prison ! lança une femme. On ferait bien d'y enfermer Louis XVI et toute sa clique et d'y mettre le feu !

— À la Bastille ! tonna la foule d'une même voix. Aux armes !

Brusquement, je me sentis emporté par un véritable raz de marée humain, qui m'entraîna tel un fétu en direction de la rue Saint-

Antoine.

Quand nous arrivâmes en vue de la Bastille, des milliers de Parisiens étaient déjà agglutinés devant son pont-levis relevé. Là encore, des revendications, des cris fusaient de toutes parts.

Des coups de feu éclatèrent. Je n'ai jamais su qui avait tiré en premier, Parisiens ou défenseurs de la prison ? Toujours est-il que les canons des tours nous canardaient. J'entendais les balles des fusils siffler à mes oreilles. À un moment donné, une explosion me jeta à terre. Je me remis debout, groggy, du sang à la tempe, mais en un seul morceau.

— Le pont-levis est baissé ! hurla une femme sur ma droite.

À nouveau, le flot de la foule en furie m'emporta. C'est ainsi que je fis mon entrée dans la cour de la Bastille.

Devant le nombre des assaillants, la garnison ne tarda pas à se rendre, mains en l'air. Mais le peuple les massacra jusqu'au dernier, avant de les pendre tous aux lanternes de la rue Saint-Antoine. La foule était ivre de sang et de fureur. Rien que d'y repenser, j'en ai encore froid dans le dos.

Ensuite, je ne sais comment, je me retrouvai dans le bureau de M. de Launey, le gouverneur de la Bastille, au moment de son arrestation. Je ne donnais pas cher de sa peau(18)... Tandis qu'on l'emmenait, une bande de Parisiens surexcités vidait ses tiroirs, emportant la paperasse en vue d'en faire un feu de joie dans la cour. Le meneur Hulin réussit à sauver de justesse un grand registre noir qui contenait le plan des cachots, ainsi qu'une liste de prisonniers.

— Vous trois ! ordonna-t-il en me désignant, moi, et deux solides gaillards. Vous aurez l'honneur de libérer ces martyrs de la monarchie !

— Ils sont combien là-dedans ? s'enquit l'un des deux colosses.

— Euh... huit, répondit Hulin en consultant le registre.

— Seulement !? ricana son confrère. C'est ça la Bastille !?

Nos huit détenus se trouvaient dans la tour appelée la Bertaudière. Équipés de haches, de pioches et du plan, nous gagnâmes le premier étage où six geôles se faisaient face, trois de chaque côté. Les portes étaient en chêne massif, mais leur serrure rouillée ne tarda pas à voler en éclats. Nous lançâmes à la cantonade :

— Citoyens, la Bastille est prise ! Vous êtes libres !

Mais nous voir surgir comme des brutes, pioches et piques en main, eut pour effet d'épouvanter les prisonniers au plus haut point. Il fallut leur répéter plusieurs fois qui nous étions et ce qui se passait. Ils nous fixaient, incrédules. Enfin, ils nous serrèrent gauchement dans leurs bras, avant de se diriger très vite vers la sortie. C'est seulement à ce moment-là que nous remarquâmes leurs vêtements... Bien qu'élimés et poussiéreux, n'étaient-ce pas ceux de nobles de la cour ?

Nous jetâmes un œil dans leurs cachots : c'étaient de vraies chambrettes, éclairées par de larges lucarnes et richement meublées ! Ainsi nos « martyrs de la monarchie » étaient en fait des nantis, des ennemis du peuple ! Et nous les libérions !

— Ben, s'ils sont ici, trancha l'un de mes camarades, c'est qu'ils sont avant tout ennemis du roi, non ? Moi, ça me suffit !

C'était la voix du bon sens. Et puis, nous n'allions tout de même pas leur courir après et les remettre dans leurs cellules...

À l'étage au-dessus, notre septième prisonnier, lui, ne parut pas du tout pressé de quitter ses « appartements ». Terré derrière une grande armoire, il nous lança, avec un terrible accent anglais :

— Je suis le major de l'immensité ! Et je vous ordonne de quitter tout de suite ce palais volant !

Visiblement, le malheureux n'avait plus toute sa tête. Après de vaines palabres, mes compagnons réussirent à le saisir par un bras et à le traîner, écumant, hors de sa cellule. Il mesurait bien deux mètres, avait une barbe interminable, et nous abreuvait d'injures. Malgré leur carrure, mes amis avaient toutes les peines du monde à le maintenir.

— Emmenez-le à l'air libre, leur dis-je en riant. Ça lui éclaircira peut-être les idées ! Je me charge du dernier prisonnier.



Tandis qu'ils entraînaient le forcené, je consultai le plan. La dernière geôle se trouvait dans les souterrains de la tour. J'empruntai l'escalier qui, passé le rez-de-chaussée, devint aussi sombre qu'étroit. Une fois au sous-sol, je parcourus un dédale de couloirs bourbeux, avant de déboucher devant une porte vermoulue. La serrure céda à mes premiers coups de hache et j'entrai dans le cachot.

Tombant d'une lucarne grillagée, un faible rayon de lumière éclairait un homme assez grand, appuyé contre une bibliothèque débordant de livres. Ce qui me frappa, cette fois-ci, ce ne fut pas la noble apparence du prisonnier, mais sa tête. Il était coiffé d'un heaume de chevalier à visière mobile, scellé à la nuque par un cadenas.

« Bon sang ! Qu'a-t-il bien pu faire pour mériter ce carcan ? me demandai-je. On l'a peut-être vitriolé. Ou pire... et si c'était la lèpre ! »

— Ne craignez rien ! siffla l'inconnu comme s'il lisait dans mes pensées. Je n'ai rien de contagieux !

Sa petite voix fluette contrastait comiquement avec sa carrure.

— Pardon, citoyen, je... balbutiai-je. Je viens te libérer !

— En quelle année sommes-nous ? demanda-t-il.

— En 1789. Le 14 juillet. Et le peuple de Paris vient de prendre la Bastille !

— De la prendre ? Et pour en faire quoi ?

— Mais... pour la détruire sans doute ! répondis-je, déconcerté par sa question. Mais aussi, montrer à Louis XVI qu'il est prêt à tout !

— Louis XVI, dites-vous ? Comme le temps passe ! Moi, c'est celui qui porte le numéro « XIV(19) » qui m'a offert cette charmante

retraite !

— C'est impossible, voyons ! fis-je, persuadé d'avoir encore affaire à un dément. Tu ne peux pas être enfermé ici depuis...

— Si, presque cent ans ! Enfin... cent années terrestres. Là d'où je viens, on ne mesure pas le temps de la même façon qu'ici.

« Qu'est-ce que c'est ce charabia ? pensai-je. Bientôt, il va me raconter lui aussi qu'il est le roi de l'immensité ! »

— Écoute, lui dis-je en m'approchant. Je vais commencer par t'enlever cet affreux casque.

— Attendez ! s'écria-t-il, paumes tendues. Avant tout, monsieur, je tiens à vous avertir : mon visage risque de vous causer un choc !

Je le rassurai : on voyait tellement de choses atroces ces temps-ci, dans Paris, que plus rien ne m'effrayait. En outre, je l'invitai à m'appeler « citoyen », car c'était désormais l'usage entre gens du peuple. Il opina du casque avant de me lancer, à brûle-pour-point :

— As-tu déjà entendu parler de l'homme au Masque de fer, citoyen ?

J'eus un petit sourire. En effet, comment ignorer son histoire ? Embastillé sous Louis XIV et aperçu de temps à autre par des gardes indiscrets, ce mystérieux personnage n'avait cessé de faire parler de lui depuis le XVII^e siècle ! Pourquoi fallait-il qu'on cache ainsi son visage ? Derrière tout cela, il ne pouvait y avoir qu'un secret d'État. Selon moi (et c'était l'hypothèse la plus répandue), le Masque de fer était sûrement un frère jumeau de Louis XIV, prétendant au trône, et donc fort encombrant. L'inconnu accueillit cette opinion par un ricanement :

— Balivernes ! Je vais te faire une révélation, citoyen. Aussi étrange que cela puisse paraître, je suis le Masque de fer !

Devant ma mine ébahie, il m'indiqua un petit tabouret sur ma droite, sur lequel je me laissai tomber, abasourdi.

— Je me suis matérialisé sur Terre un matin de 1689, enchaîna-t-il le plus naturellement du monde. Dans les jardins de Versailles. Pendant la promenade du roi.

Je restai quelques secondes bouche bée, sans comprendre.

— Tu t'es « matérialisé » ?! m'entendis-je répéter.

— Contre mon gré, figure-toi. Parce que j'ai vendu Stikadès, ma planète, à un Acturien plein aux as. On m'a condamné à la téléportation ! Chez nous, on ne tranche pas la tête des gens, on ne les enferme pas à vie dans des cachots, on les expédie à travers l'espace-temps. L'inconvénient, c'est qu'ils peuvent réapparaître n'importe où, n'importe quand !

Persuadé d'avoir affaire à un fou, je décidai de ne pas lui demander ce qu'était « l'espace-temps » et l'encourageai à poursuivre.

— Donc, je me retrouve, déboussolé, en train de déambuler dans les jardins du roi et, au détour d'un bosquet, je tombe nez à nez avec trois

personnages curieusement vêtus. En me voyant, l'un d'eux s'exclame : « Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là ? » Un second ajoute : « Saviez-vous que des singes se promenaient en liberté dans vos jardins, Majesté ? » Majesté ?! me dis-je. Oh ! oh ! Ce personnage à perruque, chapeau à plumes et vêtements bouffants, est donc le roi de cette planète ? Quelle chance ! Le roi s'approche pour m'observer de plus près. « Est-ce que tu parles notre langue ? » me demande-t-il. Moi, par politesse, je réponds, en imitant sa voix à la perfection : « Oui, Majesté, je parle votre langue, et je trouve que vous réglez sur une bien jolie planète ! »



À ce moment du récit, je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

— Attends un peu, citoyen. Tu as « imité sa voix par politesse » ?

— Chez nous, c'est une marque de respect envers les étrangers qu'on rencontre ! D'ailleurs, au début, le roi semble ravi : « Voilà un discours qui m'amuse énormément ! » dit-il. Et il ajoute : « Montre-moi encore un tour de ce genre et je te prends à ma cour comme bouffon ! » Eh ! eh ! je me dis, voilà un poste qui doit être bien payé ! Et c'est là que je commets l'irréparable : je prends le visage de Louis XIV ! Ses traits fins, sa petite moustache, sa perruque ondulée. Pire : je me mets à déambuler devant lui en imitant sa démarche maniérée. Le roi blêmit. Il me regarde pendant un long moment faire mes pitreries, puis il parle tout bas à l'un de ses suivants, qui aussitôt s'éloigne en courant et revient vite fait, escorté d'une dizaine d'hommes. On m'empoigne, on me jette dans un grand sac et on m'expédie direct sur une île, au large de Cannes. Deux ans, j'y suis resté ! J'ai eu tout le temps de comprendre quel idiot j'étais. Un sosie de Louis XIV ! Comment l'empêcher de prendre la place du roi ? Bon, ensuite ils m'ont transféré ici, où je rumine depuis près de cent ans !

Je hochais la tête, incapable de proférer le moindre mot. Son récit avait beau être un tissu d'invéraisemblances, je sentais qu'il disait la vérité. Je me mis à sourire.

— Tu souris ? constata-t-il. Tu ne crois pas un mot de mon histoire, pas vrai ?

En effet, c'était dur à avaler ! Mais je souriais pour autre chose. Je venais d'avoir une idée qui pouvait rapporter gros : monter avec lui un spectacle de rue ! Une voix clama dans mon esprit : « Venez voir l'homme aux cent mille visages ! »

— Oh si, je te crois ! lui dis-je. Et je vais te le prouver sur-le-champ ! Je me levai, tirai une pince de ma poche et l'approchai du masque.

Le cadenas céda facilement et j'eus devant moi la plus étonnante des créatures. L'inconnu avait un visage en forme de poire retournée, pas d'oreilles, mais de grands yeux oblongs, noirs, sans pupilles et une bouche qui n'était qu'un trait. Sa peau était grise. Je le regardais, fasciné.

— Tu peux me dire ce qu'un être comme moi peut devenir sur la Terre ? soupira-t-il avec un geste de dépit.

« L'homme aux cent mille visages » ! cria la voix dans ma tête. Mais je me contentai de lui dire :

— Une chose est sûre, tu ne peux pas rester ici ! Ils vont sans doute détruire la Bastille. Dans un jour ou deux, elle ne sera plus qu'un tas de pierres.

— Ça, tu l'as déjà dit. Eh ! Attends un peu ! Qu'est-ce qu'ils vont faire de toutes ces caillasses, d'après toi ?

— Aucune idée. Mais sortons. J'ai quelque chose à te proposer !

Une brève seconde, son œil noir parut s'illuminer, puis redevint aussi sombre qu'auparavant. Il leva les bras au ciel :

— Mais bien sûr, l'ami ! Tout ce que tu veux ! Sortons vite !

Il me prit par l'épaule comme un vieux camarade et m'entraîna hors du cachot. Avant de sortir à l'air libre, je lui conseillai tout de même de se façonner un visage plus... humain ! Ce qu'il fit aussitôt, en s'inspirant du mien. Très réussi ! On aurait pu nous prendre pour des frères jumeaux.

Je le conduisis dans une rue déserte, loin du vacarme de la Bastille, afin de lui parler tranquillement de « L'homme aux cent mille visages ». Au bout de cent mètres je m'arrêtai et me tournai vers lui, mais pffuit ! Plus personne ! Envolé !

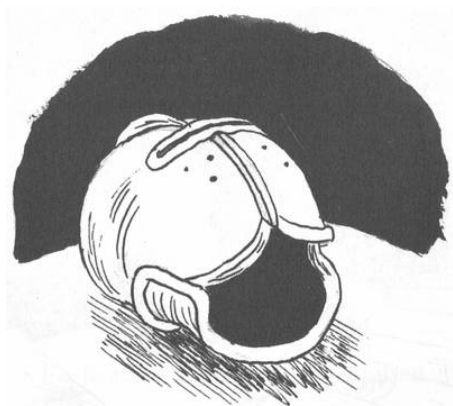
J'eus beau chercher mon « sosie » dans tout le quartier, et même retourner à la prison... en vain ! Pas de doute : il m'avait bel et bien semé ! À la tombée de la nuit, déçu et furieux, je décidai d'abandonner mes recherches.

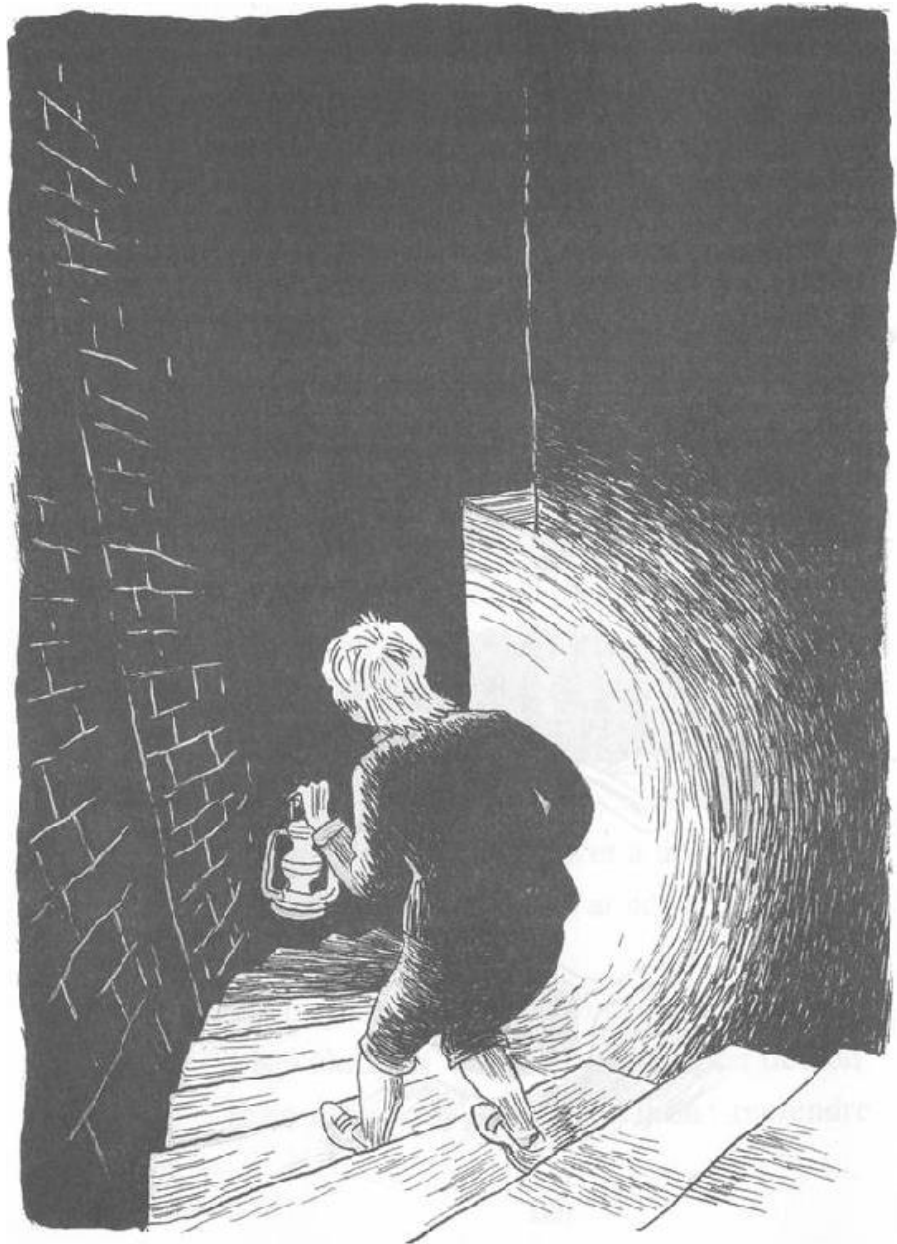
La première mesure que prirent les révolutionnaires, une fois au pouvoir, fut de rétablir la presse. C'est ainsi que quelques semaines plus tard, j'appris qu'un certain Palloy avait été chargé de la démolition de la Bastille. Très vite, il avait entrepris d'en vendre les pierres à travers toute la France, et l'on s'était arraché ces « souvenirs de la Révolution » comme des petits pains ! En peu de temps, ce malin se constitua une fortune colossale. Je ne tardai pas à faire le lien avec mon « Masque de fer » et son vif intérêt pour les « caillasses » de la Bastille. Selon moi, de toute évidence, ce Palloy et lui ne faisaient qu'un !

Avec ce qui lui restait de pierres invendues, l'énergumène se paya

une splendide demeure, à Sceaux. Souvent, je fus tenté d'aller lui rendre visite et de lui lancer au visage : « Je sais qui tu es ! Tu es le Masque de fer, et tu viens de Stikadès ! Dis donc, je t'ai tiré de la Bastille, non ? Tu aurais pu m'associer à ton projet, sale ingrat ! » Palloy n'aurait eu aucun mal à m'accuser de folie et à demander mon internement immédiat. J'ai donc gardé toute cette histoire pour moi.

Au fond, je savais bien que leur fichue « Révolution » ne m'apporterait rien de bon. Il ne me restait qu'une solution : reprendre mon attirail d'artiste ambulant et retourner dans les rues. Bientôt, je m'installai devant les ruines de la Bastille et, ravalant ma rancœur, je continuai à engloutir mes sabres et à cracher mon feu.





VI

L'OR DES CHARTREUX

« BON, j'ai les clefs, la lanterne, le plan, récapitula Philibert Aspairt. En avant ! »

Au moment d'ouvrir la petite porte vermoulue qui conduisait aux souterrains, il hésita une seconde.

Si la direction de l'hôpital apprenait quel usage il faisait de son trousseau en dehors des heures de service, il pouvait dire adieu à sa place de portier.

Philibert haussa les épaules :

« J'ai lu aucun règlement qui interdisait une ronde nocturne sous le Val-de-Grâce(20) ! » se rassura-t-il.

Mais ses supérieurs n'étaient pas commodes. En cette année 1793, l'Europe entière était en guerre contre la France(21). L'armée républicaine manquant d'hommes, Philibert risquait bien de se retrouver enrôlé de force !

« Ben, je leur dirai qu'j'ai entendu du bruit là-dessous. Et qu'j'ai pensé à... des déserteurs ou des contre-révolutionnaires ! »

Réconforté par sa trouvaille, Philibert fit jouer la serrure de la porte, qui s'ouvrit avec un grincement lugubre. Une odeur d'arrière-cave, mélange d'humus et de pourriture, le saisit à la gorge. Il franchit le seuil en grimaçant et referma derrière lui à double tour. Sous ses pieds, un immense escalier s'enfonçait dans les profondeurs de la roche.

Comme il entamait sa descente, une douleur aiguë lui vrilla l'estomac. Philibert s'arrêta net et s'assit sur une marche. Ce qui le tirait ainsi, c'était sa mauvaise conscience. En fait, il venait tout simplement de trahir Grimaud, son meilleur ami ! Il lui avait fauché son plan, afin de partir seul à la recherche du trésor !

« J'vais juste... repérer les lieux ! essaya-t-il de se justifier. Si JAMAIS j'mets la main sur queke chose, Grim' aura sa part ! »

« Mon œil ! », lui souffla une petite voix, et la crampe resserra son étreinte.

Dire qu'une heure plus tôt, il était tranquillement assis à la taverne

des Patriotes, avec Grimaud, son ami de dix ans.

Comme chaque vendredi, unique jour de congé de Philibert, les deux amis s'y étaient retrouvés pour siffler quelques verres. La plupart des hommes valides étant partis combattre l'ennemi aux frontières, l'endroit était pratiquement désert. Seuls deux soldats tapaient le carton au fond de la salle.

Philibert et Grimaud en étaient à leur troisième tournée, punchs et grogs alternés, lorsque Grimaud avait glissé le petit livre sur la table, au milieu des bols fumants.

— R'garde un peu ça, Phil ! avait-il murmuré. J'l'ai trouvé dans une malle, en déblayant la maison d'un aristo.

Depuis qu'il avait perdu sa place de second portier au Val-de-Grâce (pour abus de boisson pendant le service), Grimaud s'était reconverti dans la récupération des vieux papiers. Avec tous ces riches appartements que les nobles abandonnaient ces temps-ci, il y avait de quoi faire de bonnes affaires en revendant leurs bibliothèques aux bouquinistes du Pont-Neuf !

Philibert avait lu le titre du livre d'un œil distrait : *Paris et son double ténébreux*, Axel Guillaumot, 1780, puis lâché avec dédain :

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Ce Guillaumot était l'architecte de Louis XVI, figure-toi ! Il s'est occupé de l'inspection des carrières parisiennes. Dans son bouquin, il raconte tout là-dessus. Deux cent quatre-vingts kilomètres, qu'elles font ! Tu l'savais ? Et tu sais de quand elles datent ?

— Dis toujours.

— Elles sont plus vieilles que Paris ! Pour bâtir la ville, il a fallu agrandir ces cavités naturelles et consolider par endroits des vides immenses !

— Mmh. Et après ?

— Y a un passage qui va t'intéresser. C'est celui qui parle du couvent des Chartreux. Ce vieux château qu'on aperçoit au jardin du Luxembourg, ça te dit quelque chose ?

— C'est cette histoire de diable vert, ou je ne sais quoi ?

— De « diable Vauvert » ! avait répliqué Grimaud. Au XII^e siècle, le château de Vauvert était en ruine, mais ses carrières abritaient une bande de malandrins. Pour avoir la paix, ils éloignaient les curieux avec des lueurs bizarres, des bruits inquiétants. « C'est l'diable qu'habite là ! », qu'on se disait. Des moines du coin ont proposé au roi d'exorciser les lieux si, en échange, on leur donnait Vauvert afin d'en faire leur nouveau couvent ! Affaire conclue. Malin, non ? Du jour au lendemain : finis les bruits surnaturels ! Les bons pères ont rafistolé le castel et installé un vrai laboratoire dans les carrières pour fabriquer leur fameuse liqueur. On dit surtout qu'ils ont mis la main sur un joli magot abandonné par les voleurs !



— Grim', tu commences à m'intéresser. Que sont devenus les moines ?

— Expropriés par la Révolution(22). Depuis, le château est désert. Et tiens-toi bien, ce bouquin m'a appris, plan à l'appui, qu'il existe un accès souterrain conduisant du Val-de-Grâce aux carrières des Chartreux ! Ça te dirait de t'en aller faire un tour au diable Vauvert(23) ?

Philibert, fasciné, avança la main vers le petit livre.

— Je... je peux voir ?

— Pas touche, vieux Philou ! avait rétorqué Grimaud en rempochant le livre. Tu s'rais bien capable d'aller là-bas tout seul !

— Mais non, Grim', on ira tous les deux, je te le promets !

— J'espère bien ! En attendant, paye-moi un coup. On va fêter not' future exploitation du filon des Chartreux !

Philibert avait appelé le garçon, commandé une bonne bouteille de rouge et pris soin surtout de remplir le verre de Grimaud. Celui-ci avait épilogué un bon moment sur ce qu'il appelait « l'or des Chartreux », qui finirait bientôt dans leurs poches, etc., etc. Un quart d'heure plus tard, il s'affalait comme une souche sur la table.

Philibert l'avait considéré longuement, hésitant encore sur ce qu'il devait faire. Puis, comme poussé par une force invisible, il avait tiré délicatement le livre de la poche de son ami, fauché le plan, qui seul l'intéressait, et remis le livre en place.

Ensuite, il avait quitté discrètement la taverne et regagné le Val-de-Grâce en évitant l'entrée principale, où son collègue aurait pu se montrer trop curieux...

Selon le plan, la vieille abbaye du Val donnait sur les carrières. On y accédait depuis la rue par une petite porte. Son trousseau avait fait le reste. Et on connaît la suite.

Philibert sentait toujours cette douleur lui tordre l'estomac, mais sa décision était prise : « Il me faut ce magot, un point c'est tout ! » trancha-t-il.

Il saisit sa lanterne et reprit sa descente de l'escalier en rêvant. Une fois l'or des moines empoché, il pourrait quitter cette ville maudite et entamer ailleurs une nouvelle vie !

Cela faisait des mois que Philibert ruminait des idées de fuite. À Paris, on vivait dans un climat d'angoisse permanente. Angoisse de savoir l'ennemi aux frontières, angoisse d'être dénoncé comme traître à la nation. Car depuis peu, Robespierre et la Convention avaient instauré un nouveau décret : la Terreur. Il s'agissait de traquer partout les ennemis de la Révolution. Impossible de faire un pas en ville sans être arrêté par un soldat qui vous demandait vos papiers et vous posait des tas de questions. Y répondre de travers vous conduisait directement à l'échafaud !

Chaque jour, en quittant son poste, Philibert croisait d'innombrables charrettes chargées de condamnés promis à la guillotine. L'odeur du sang était dans l'air, collait aux vêtements, omniprésente. Vraiment, il n'y avait qu'une échappatoire : déguerpir !

« Qui sait, il y a peut-être un moyen de quitter la capitale par les souterrains ? » se dit-il, comme frappé par une illumination.

Cette perspective lui donna des ailes. Il finit de dégringoler l'escalier au galop. Une fois en bas, il se retrouva dans une petite galerie basse de plafond où régnait un silence de plomb. Philibert consulta le plan. Le parcours semblait simple : il fallait rejoindre la partie sud du jardin du Luxembourg. Là-bas se trouvaient le château de Vauvert et les carrières des Chartreux.

Une seule voie s'offrait à lui : tout droit. Il s'engagea d'un pas rapide dans un étroit couloir. Un peu trop rapidement peut-être : sa tête heurta le haut de la voûte au passage. « Outch ! » Il lâcha une bordée d'injures qui se répercutèrent en écho autour de lui. Il se frotta le crâne et se remit en marche, bras tendu, lanterne au poing, avançant cette fois quasi cassé en deux.

Il se sentit nauséeux d'un seul coup. Une bosse lui poussait sur le front et il avait l'impression que quelqu'un clouait des planches à l'intérieur de son crâne. Pour couronner le tout, un vent froid se mit à siffler à travers les couloirs, qui le glaça jusqu'aux os. Au bout d'un quart d'heure de cette pénible progression, une voix murmura à son oreille : « Ce périple n'a aucun sens ! Tu ferais mieux de faire demi-

tour ! »

Mais, secouant sa tête endolorie, il continua d'avancer. Il finit par déboucher sur une vaste crypte soutenue par des dizaines de piliers que surplombaient de magistrales voûtes. Enfin, il put redresser la tête. D'avoir marché courbé si longtemps lui avait rompu le dos. Il s'étira en poussant un long râle douloureux.

« Boulevard Saint-Michel », disait une inscription sur un mur. Philibert grimaça un vague sourire.

« Le Luxembourg est plus très loin ! » se réjouit-il, visualisant mentalement le trajet qui lui restait à faire.

Ce qu'il ignorait, c'est que la circulation du Paris souterrain n'a rien à voir avec celle du Paris en surface ! Elles n'empruntent pas des voies identiques et parallèles. C'est en fait un labyrinthe de chemins alambiqués, un véritable labyrinthe ! Bref, Philibert était loin d'être arrivé !

Il venait de s'asseoir contre un des piliers, histoire de souffler un peu, quand son regard tomba sur sa lanterne. Il lui sembla qu'elle avait perdu de sa clarté : il se remit en route illico.

Il traversa une enfilade de salles encombrées de piliers, avant de remonter la rue Notre-Dame-des-champs. Il prit la rue Saint-Jacques, puis l'avenue de l'Ouest(24), qui longeait le couvent des Chartreux. Et après un nouveau quart d'heure d'une marche harassante, il déboucha rue Auguste-Comte, où sa lanterne éclaira faiblement le panneau :

« CLOÎTRE DES CHARTREUX »

Philibert poussa un soupir de soulagement. Son front dégouttait d'une sueur glacée. Il l'essuya d'une main tremblante, avant de vérifier le plan de Grimaud. Seul y figurait le tracé des carrières sous le cloître. Mais comment y pénétrer et comment se repérer dans ce dédale de couloirs ?

« Aussi, tu t'attendais à quoi ? se tança-t-il. À une croix rouge avec marqué dessous : TRÉSOR ! »

Il lorgna sa lanterne : pas de doute, la mèche d'étoupe avait encore diminué ! Inquiet, il s'engagea au hasard dans la galerie droit devant lui. Cette fois, au moins, il pouvait marcher normalement, sans courber l'échine.



Au bout de vingt mètres : le couloir bifurquait. Il prit à gauche. Vingt mètres plus loin : nouveau coude. Il choisit le boyau de droite, se promettant d'alterner de cette façon si l'occasion se représentait. Elle se représenta cinq fois de suite. Tout en avançant, il gardait un œil sur la mèche vacillante, dont la clarté déclinait inexorablement...

« Bon sang ! se dit-il, de plus en plus angoissé. Dans cinq minutes, je fais demi-tour ! »

Soudain, il repéra une petite porte sur sa gauche. Une porte tout ce qu'il y a de plus banale. Encastrée dans un pan de roche. Un cadenas en condamnait l'accès. Philibert fouilla son trousseau de clefs, isola un passe-partout qu'il glissa dans le cadenas. Celui-ci s'ouvrit du premier coup et Philibert poussa la porte.

Il se trouvait dans une pièce étroite, aux murs couverts d'étagères sur lesquelles s'alignaient des flacons et des fioles bouchés. En s'approchant de plus près, Philibert vit qu'ils contenaient une substance dorée qui scintillait à la lueur de sa lampe.

— L'or ! souffla-t-il.

Il posa la lanterne sur une petite table basse à main gauche, puis saisit l'un des flacons qu'il déboucha fébrilement.

C'est ce moment que choisit la mèche d'étoupe pour rendre l'âme. Philibert fut plongé dans les ténèbres.

Il poussa un cri de stupeur et laissa tomber son flacon qui se brisa au sol. Aussitôt, une odeur âcre lui jaillit aux narines. Sur le moment, Philibert ne chercha pas à l'identifier : trop occupé avec sa lampe ! Il la secouait, en se traitant de tous les noms. Comment avait-il pu être

aussi bête, et partir comme ça ! Il aurait dû emmener deux lanternes. MAIS OUI, POURQUOI NE PAS AVOIR EMMENÉ DEUX LANTERNES ! ! ??

Le souffle court, il chercha la porte à tâtons, la trouva, se précipita dans le couloir. Il longea les murs au pas de course, s'esquintant salement les mains en raclant la pierre. Brusquement, ses deux bras balayèrent du vide : signe que le couloir tournait. « Bon... se résuma-t-il. La dernière fois, j'ai pris à... gauche, donc je prends à droite... »

Sa tête, ses mains l'élançaient. Tout son corps résonnait d'un écho sourd et martelé. « À droite, à gauche, à droite... », énumérait-il en enfilant les couloirs de plus en plus vite. Bôm ! Il percuta de plein fouet quelque chose d'extrêmement dur. Il se sentit valdinguer sur place. Une douleur atroce lui déchira la jambe. Rebôm ! Une pluie d'étoiles bruina devant ses yeux. Le sol se déroba sous ses pieds. Et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il avait un goût de métal dans sa bouche. Du sang. Il avait dû se mordre la langue en tombant. Il voulut se remettre debout, mais sa cheville lui arracha un cri de douleur, et il retomba au sol avec un gémissement rauque. Cherchant une position confortable pour sa jambe, il sentit une paroi derrière lui et s'y adossa. C'est alors qu'il renifla l'odeur âcre qui lui imprégnait le bas des pantalons, elle provenait de ce liquide doré, jailli du flacon brisé. Bon sang !

— De l'alcool !! articula-t-il, stupéfait. C'est donc ça, l'or des Chartreux !

Philibert eut un grand rire douloureux. Il essaya de se mettre debout une nouvelle fois. Peine perdue. Il se traîna sur le sol sur quelques mètres, mais la douleur était si intolérable qu'il faillit s'évanouir de nouveau.

— Quelle poisse ! gémit-il. Sûr que j'ai la jambe cassée. Et personne sait que je suis là !

Il appela au secours. Un bon quart d'heure. Sans succès.

— J'vais devoir passer la nuit ici ! reprit-il, toujours à haute voix. Mais d'main ! Vont s'inquiéter, au Val, de pas me voir à mon poste. Y z'iront trouver Grimaud. Oui ! Y leur dira, lui, où je suis parti.

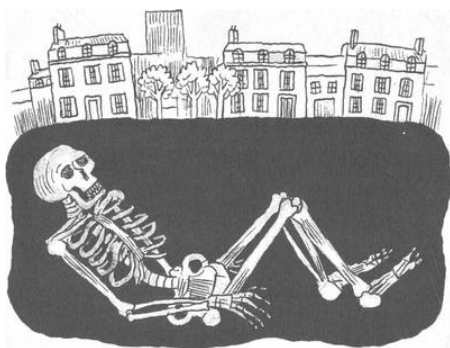
Ce que Philibert ne pouvait imaginer, c'est que dans quelques heures Grimaud serait bien trop occupé avec ses propres problèmes pour penser à lui ! Une question surtout le tarauderait : comment avait-il bien pu signer cette « feuille d'enrôlement » qu'un caporal surexcité lui brandissait sous le nez ? Dans la soirée, il serait envoyé en Vendée combattre les opposants à la Révolution. Et il n'en reviendrait pas.

— Grim' va bien rigoler en voyant dans quel état je me suis mis pour deux, trois fioles de malheur ! Y se marrera un bon coup, et y me pardonnera d'avoir chipé son plan, c'est sûr. Bon sang, Grimaud, dépêche-toi d'cuver ton vin, mon vieux ! Et de penser à ton pauvre Philibert !

Pauvre Philibert, en effet. Ce n'est qu'onze ans plus tard qu'on retrouva son squelette décharné. Au croisement de la rue de l'Abbé-de-l'épée et de la rue d'Enfer. À moins de cent mètres d'un escalier de sortie.

On l'identifia grâce à son trousseau de clefs, mais personne ne sut jamais ce qui s'était passé. Pourquoi diable était-il descendu seul dans les carrières et pour y chercher quoi ?

Six années plus tard, à l'endroit même où fut découvert le corps de Philibert, on lui éleva un superbe tombeau à l'antique, muni de quelques marches. On peut le voir, de nos jours, et lire ces simples mots, gravés dans la pierre : « À LA MÉMOIRE DE PHILIBERT ASPAIRT PERDU DANS CETTE CARRIÈRE LE 3 NOVEMBRE 1793 RETROUVÉ ONZE ANS APRÈS ET INHUMÉ À LA MÊME PLACE LE 3 AVRIL 1804. »





VII

LE CHIEN DU LOUVRE

D'ANNE GRIMM,
directrice du journal « La Petite Semaine »,
À Alexandre Dumas,
Paris, le 31 août 1830

Cher Alex,

Je suis heureuse d'avoir trouvé une lettre de toi, ce matin, en arrivant à la rédaction. Je voulais justement t'écrire pour te parler d'un sujet dont tu ferais, j'en suis sûre, un merveilleux récit.

Tu me demandes des nouvelles de notre « bon vieux Paris » ? Eh bien, après les sanglants affrontements de juillet dernier, Paris est enfin redevenu calme. Le roi Charles X a fui en Angleterre, et c'est ce qu'il aura fait de mieux en dix-huit ans de règne !

Quand j'y pense, quel tyran ! Vouloir contrôler la presse, et interdire au peuple le droit de vote... pas étonnant que les Parisiens aient pris les armes pour s'en débarrasser ! Et c'est reparti comme en 1789 ! S'ils lui avaient mis la main dessus, il aurait subi le même sort que son frère Louis XVI, en 1793 : dé-ca-pi-té !

Remarque, ça n'a pas servi à grand-chose ! Après la Révolution, lorsque Napoléon a pris le pouvoir – un empereur, ça changeait pour une fois ! – on espérait que les guerres contre l'Europe allaient s'arrêter. Seulement, le cher Napo ne s'est pas montré à la hauteur. Il a bien fallu qu'il abdique ! Malheureusement, les pays vainqueurs ont rétabli la royauté en France et la valse des rois a repris : Louis XVIII, Charles X... et maintenant qui le remplace ? Son propre neveu : Louis-Philippe I^{er} ! Encore un roi ! On a beau dire que ce Louis-là est large d'esprit, très libéral (pour apaiser les esprits, il a même déclaré : « *Je ne serai pas roi de France, mais roi des Français !* »), rien ne dit qu'il tiendra ses promesses et que les morts de Juillet auront servi à quelque chose ! Autrement dit, une fois de plus, les Parisiens ont donné leur vie pour la Liberté et ils ont été floués !

Quand je pense que dans la presse on a appelé ces journées de combat les Trois Glorieuses ! Il est trop tôt pour dire combien d'hommes sont tombés lors de l'insurrection mais, comme tu peux l'imaginer, le tableau qu'offre Paris est loin d'être réjouissant. On continue de déblayer les cadavres qui parsemaient les rues. Une odeur de putréfaction plane sur toute la ville. On enterre les morts n'importe où. Là où ils sont tombés.

Au musée du Louvre, devant la colonnade, on a creusé une immense fosse dans laquelle ont été jetés des dizaines des corps. Ce sont les victimes de la prise du palais du 29 juillet. Et j'en arrive justement au sujet dont je voulais te parler.

Tu sais que pour me rendre au siège de *La Petite Semaine*, je dois longer chaque matin les jardins du Louvre. Eh bien, figure-toi que depuis la mi-août, les passants comme moi ne peuvent plus longer les grilles qui bordent le trottoir sans s'arrêter malgré eux.

Un chien a élu domicile dans le jardin où se trouve la colonnade. C'est un bâtard court sur pattes, au poil autrefois blanc, à présent noir de boue, de poussière et de sang. Le concierge du musée m'a appris que ce chien refuse de quitter le jardin depuis qu'on a creusé la fosse, devant la colonnade... On le chasse, il revient toujours.

Il est facile de conclure que son maître a été enterré là-dessous !

Ce cabot fidèle et obstiné commence à être connu des habitants du quartier. On le montre du doigt à travers les grilles, on parle de lui. Des gens lui portent même à manger.

Que dirais-tu d'écrire une histoire sur ce sujet pour notre journal ? Un feuilleton à suivre, qui tiendrait les lecteurs en haleine durant cinq ou six mois ! Tu pourrais imaginer comment se sont rencontrés le maître et le chien, leurs dernières heures passées ensemble avant l'assaut du Louvre ?

Toi qui as pris une part héroïque aux événements de Juillet, toi qui étais présent le 29, lors de la prise du Louvre, tu pourrais nous brosser cela avec panache !

Bien sûr, ton prix sera le mien.

Je ne te cache pas que ton nom ferait une excellente publicité pour notre revue. Depuis le succès de ta dernière pièce(25), le Tout-Paris ne parle plus que de Maître Dumas ! Que penses-tu de mon idée ? J'attends ta réponse avec impatience.

Anne.

À M^{lle} Anne Grimm,

La Jarrie, le 4 septembre 1830

Chère Anne,

Tu n'imagines pas quelle joie m'a procurée ta bonne lettre ! Elle m'apporte un peu de l'air de Paris, et je l'ai humée à pleins poumons ! J'avoue que je meurs d'envie de retourner là-bas, le plus vite possible. On s'encroûte en province, même auprès d'êtres chers.

Ton histoire de chien du Louvre a réveillé en moi des tas de souvenirs exaltants. Depuis que j'ai quitté Paris, je ne cesse de revivre par la pensée ces « Trois Glorieuses » journées de juillet.

Mais contrairement à ce que tu as l'air de croire, je n'ai rien accompli d'héroïque. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais quand j'ai vu ce drapeau tricolore flotter sur Notre-Dame, j'ai pensé à mon père qui s'est battu et qui est mort pour la République. Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai pris un fusil, et je suis descendu dans la rue. Il fallait que je sois aux côtés des Parisiens. Contre le roi. Mais, je le répète, mon rôle dans ce combat s'est borné à peu de choses ! Vois plutôt :



Le premier jour, le 27 juillet, j'ai juste aidé à édifier plusieurs barricades en dépaissant des rues et en entreposant pêle-mêle charrettes, voitures, tonneaux. Vers minuit, comme Paris était silencieux, je suis retourné chez moi !

Ce n'est que le lendemain, 28 juillet, que l'insurrection a vraiment commencé ! À peine étais-je sorti de chez moi qu'une bande d'insurgés m'interpella. Apprenant qui j'étais, ils me demandèrent d'être leur chef ! J'acceptai et me retrouvai à parcourir les rues de Paris, à la tête d'une cinquantaine d'hommes prêts à en découdre ! Comme nous approchions du pont suspendu de l'hôtel de ville, des soldats du roi postés de l'autre côté nous prirent pour cible. Abrités derrière les parapets, nous ripostâmes. Mais bientôt, ma troupe dut se disperser sous le nombre, laissant derrière elle de nombreux morts. Pour la première fois, j'avais goûté l'odeur de la poudre, j'étais abasourdi, épuisé, ravi ! Et je rentrai me coucher.

Le 29 juillet, le dernier jour, les troupes du général Marmont, harcelées de toutes parts, se réfugièrent dans le palais du Louvre. J'étais là moi aussi, sur l'autre rive de la Seine, fusil à l'épaule, curieux de voir comment les choses allaient tourner.

Il faisait une chaleur accablante, sans le moindre souffle d'air. Le tocsin de Notre-Dame sonnait à tout rompre et je m'étais trouvé un poste de tir idéal : caché derrière le lion de bronze qui se trouve non loin de l'institut(26) ! Par intermittence, je tirai en direction des fenêtres du Louvre, sur des gardes suisses protégés par des matelas.

Autour de moi : des gens du peuple, des commis de magasin, des étudiants armés de fusils et surtout beaucoup de gamins avec des pistolets, des sabres ou des épées. C'étaient ces gamins qui marchaient en tête, bravant la mitraille. D'ailleurs, l'un d'eux était peut-être escorté d'un chien, qui sait !

J'étais comme ivre. Heureux au possible d'être auprès de ces

Parisiens, sans distinction d'âge ou de classe, tous liés par un même élan fraternel. Peu m'importait que mes tirs fissent mouche ou non : j'étais là, c'était la seule chose qui comptait !

Jusqu'ici, d'un côté comme de l'autre, personne n'avait pris l'avantage. Sans crier gare, un jeune tambour bâtit la charge et s'élança sur le pont des Arts, suivi par une bande de gamins. Il nous criait : « Au Louvre ! Au Louvre ! » C'était insensé, car nous n'étions qu'une centaine de Parisiens, et nous allions devoir affronter deux ou trois cents soldats !

Venant des fenêtres du Louvre, une volée de coups de feu éclata. La plupart des hommes engagés sur le pont furent criblés de balles et s'écroulèrent. Certains continuèrent d'avancer ; d'autres restèrent immobiles, comme figés sur place. Le reste prit la fuite ou sauta dans la Seine !

Au même moment, j'aperçus ce canon qu'on installait en batterie sur le Pont-Neuf. L'instant d'après, je rentrai ma tête dans les épaules : il tirait dans la direction de mon lion ! J'entendis une explosion suivie de sifflements : des biscaïens(27) mutilaient la façade de l'institut. La pierre, écrasée par les projectiles, tomba autour de moi comme une pluie. Je pensai qu'il était temps de battre en retraite et courus me réfugier dans l'institut, qui se trouvait sur ma gauche, et où je connaissais quelqu'un qui pourrait me cacher un moment. Voilà ce qu'il en est de mon héroïsme lors la prise du Louvre ! Vers midi, les soldats ont fini par se rendre devant la colère des Parisiens. La révolution de Juillet était faite !

Et tu voudrais que j'en fasse un feuilleton ? Certes, l'histoire du chien est assez touchante. Mais jusqu'ici je n'ai écrit que des pièces de théâtre. Serais-je capable de « tenir le lecteur en haleine », cinq ou six semaines d'affilée comme tu le demandes ? J'en doute fort(28).

À vrai dire, je suis encore sous le choc de ce que j'ai vécu à Paris. Je me sens incapable de rien « inventer » autour de ces événements. Je resterais toujours en deçà de ce que j'ai vu !

Il m'est quand même venu une petite idée pour ta revue. Et si au lieu d'un récit, vous imprimiez une brochure tout entière consacrée au chien ? Une sorte de mini-biographie en un feuillet. En couverture, une gravure montrerait l'animal couché sur la tombe de son maître, et à l'intérieur, deux, trois mots, un court poème, relatant son histoire...



Toi qui connais Casimir Delavigne⁽²⁹⁾ pour avoir publié ses poésies, je suis certain qu'il se ferait une joie de vous écrire quelque chose de noble et d'épique au sujet du chien ! Dis-lui que je n'ai pas pu ou pas su le faire, et tu verras qu'il sautera sur l'occasion !

Vous n'aurez plus qu'à vendre cette *Biographie d'un chien* devant le Louvre, je vous prédis un franc succès !

Alex Dumas.

À Alexandre Dumas,
Paris, le 17 septembre 1830

Mon très cher Alex,

Mille fois merci pour ta merveilleuse idée ! Nous avons imprimé la *Biographie d'un chien* et l'avons vendue devant le Louvre. On se l'est arrachée comme des petits pains !

Comme tu le prévoyais, Casimir Delavigne, apprenant ton désistement, s'est empressé de nous composer un poème. Est-il « épique et noble », c'est difficile à dire. Selon moi, c'est surtout la photo du chien en couverture qui a attiré les gens !

Cependant, j'ai eu le sentiment que nous profitons de cette pauvre bête pour vendre du papier, et cela m'a un peu tracassée. Aussi ai-je pensé qu'en retour nous pouvions faire quelque chose pour lui !

Avant-hier, j'ai entraîné au Louvre Delavigne et Vauclin, le typographe de la revue. Avec des planches provenant des barricades, nous avons fabriqué une niche pour le chien. Juste sur la fosse où son maître a été enterré.

Je dois dire que c'est surtout Vauclin et moi qui avons cloué les

planches. Casimir, lui, restait à l'écart, bras croisés, à nous regarder. À un moment donné, il a juste dit : « *Vous ne trouvez pas étrange que le mot chien soit l'anagramme exact du mot niche ?* » Il avait l'air d'avoir résolu un des grands mystères de l'univers. Pour le faire enrager, j'ai décidé d'appeler le chien : Casimir. Ce qui a beaucoup vexé le poète !

Casimir, le chien, au début, était furieux de nous voir piétiner son « domaine », il nous montrait les crocs. Mais quand il a vu sa maison terminée, il est entré dedans, en est ressorti... pour y rentrer aussitôt. Cela plusieurs fois de suite. Pour nous remercier, il jappait, frétillait de la queue, nous léchait les mains !

Demain, Vauclin et moi allons essayer de lui faire prendre un bain. Il est tellement sale ! Notre poète, lui, ne viendra pas. Il vient *d'écrire La Parisienne*, une chanson en l'honneur de Louis-Philippe, et le roi le reçoit afin de l'entendre en présence du Tout-Paris.

Au fait ! Je t'envoie le petit poème que Casimir Delavigne nous a concocté pour évoquer l'histoire de l'autre Casimir ! Il en est très fier et parle de le mettre dans ses œuvres complètes. Je te laisse juge :

*C'était le jour de la bataille ;
L'homme marchait vers la mitraille.
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre.
Est-ce le maître qu'il faut plaindre ?
Le chien survit.*

*Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes,
Avec du sang !*

Qu'en penses-tu ?

Anne.

À M^{lle} Anne Grimm,
Nantes, le 17 septembre 1830

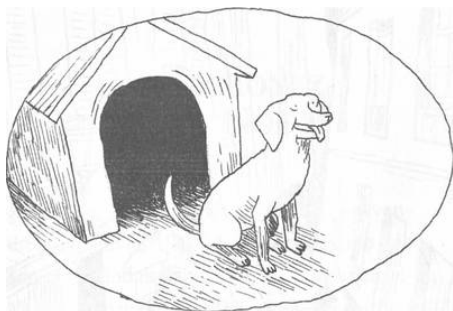
Ma chère Anne,

En effet, le poème de ce pauvre Delavigne est assez médiocre ! Si l'histoire doit retenir un Casimir, j'espère que ce sera le chien et non le poète. En tout cas, je suis heureux que votre brochure se soit bien vendue !

Je serai de retour à Paris le 24. Réserve-moi ta matinée. Ensemble

nous irons porter des biscuits au chien du Louvre et un bouquet de bruyères pour décorer sa maison. C'est la fleur du souvenir, si je me souviens bien.

Alex Dumas.





VIII

« VOUS CROYEZ AU PÈRE NOÉ ? »

LORSQUE Paul Clément s'éveilla, ce vendredi 28 janvier 1910, il eut l'impression que son corps flottait dans la pièce. Il pensa aussitôt que sa beuverie de la veille ne devait pas être étrangère à ce malaise.

— Bon sang, quel froid ! grelotta-t-il en ramenant les couvertures sur sa tête. Je croyais pourtant avoir laissé le poêle allumé !

Et d'où venait cette odeur épouvantable ? Une grève des éboueurs ? Manquait plus que ça ! Paul essaya de se rendormir mais, pour couronner le tout, sa jambe cassée se mit à l'élancer.

— Pas étonnant ! geignit-il. Il pleut et il neige sur Paris depuis le début du mois.

C'était déjà ce temps de cochon qui lui valait d'être cloué au lit. Paul était copiste chez un vieux notaire acariâtre du quai Conti et, un soir qu'il sortait du cabinet, heureux d'avoir fini sa journée, il avait attaqué la chaussée détrempée avec un peu trop d'entrain... Et CRAAC : double fracture du tibia !

Mais cet accident condamnait Paul à des vacances forcées, et ce n'était pas pour lui déplaire. Depuis le temps qu'il rêvait de relire *Robinson Crusoé* ! Il s'était toujours senti proche du personnage de Daniel Defoe. Comme Robinson, Paul Clément était un solitaire. Pour ne pas dire un ours ! Mais à la différence du fameux naufragé, Paul avait choisi cette vie. À quarante-trois ans, il ne s'était jamais marié et se plaisait à répéter : « Qui accepterait de vivre avec un ours qui ne supporte que la compagnie des livres ? »

En fait, il n'y avait qu'une personne que Paul supportait : sa vieille amie Clarence. Seul problème : depuis peu, c'était Clarence qui ne pouvait plus le supporter !

Paul s'agita sous ses couvertures :

— C'est de ta faute ! se morigéna-t-il. Elle s'occupe de toi et pour la remercier tu lui parles comme à un chien !

Depuis que Paul avait la jambe plâtrée, Clarence était passée chaque jour lui préparer à manger. Elle faisait ses courses et lui tenait compagnie. Seulement, pas plus tard que vendredi dernier, les deux amis s'étaient encore disputés à propos de religion ! Clarence était une croyante invétérée – pour Paul, une vraie bigote ! Elle tannait régulièrement son ami depuis des années pour qu'il l'accompagne à l'église :

— Au moins un dimanche de temps en temps ! avait-elle insisté ce jour-là, pour la énième fois. Depuis combien de temps tu ne t'es pas confessé ?

— Pour moi, ces bavardages ne sont que simagrées en vue de se donner bonne conscience ! avait bougonné Paul.

— Tu oses appeler simagrées la foi en la parole du Christ ! ?

— Charles Baudelaire a très bien résumé ma pensée, avait tranché Paul, s'appuyant sur une de ses récentes lectures : « Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister » !

Clarence avait viré au rouge écarlate et craché :

— C'est à cause d'athées comme toi que le monde court à sa perte ! Un de ces jours, un nouveau déluge ravagera la terre et seuls les Justes seront épargnés ! Et je doute fort que tu sois parmi les élus !

— Ma pauvre fille ! avait sifflé Paul, méchamment. Si je ne te connaissais pas depuis toujours, je dirais que tu es complètement cinglée. Pas étonnant que ton mari ait fichu le camp !

Clarence avait encaissé le coup sans répliquer mais, aussi blanche qu'un linge, avait quitté la maison en claquant la porte. Tandis que Paul s'en voulait déjà d'y être allé un peu fort !

La semaine s'était écoulée sans que son amie ne donne signe de vie. Elle avait même raté leur sempiternelle partie de tarot du samedi. Ce qui ne lui était pas arrivé une seule fois en quinze ans d'amitié.

Paul, désœuvré, avait fini par ne plus quitter sa chambre, ni même ouvrir les volets. Il avait assez de victuailles (et surtout assez de vin !) pour tenir un siège ! Au bout de deux jours, une bouteille de bourbon avait remplacé *Robinson Crusoe* sur sa table de nuit. La soirée de la veille, il l'avait passée affalé sur son lit, bouteille au poing, à ressasser des idées noires, en écoutant la pluie frapper le toit avec furie, avant de sombrer vers minuit dans un sommeil léthargique.

— Tout ça est ridicule ! se reprit Paul, à présent complètement réveillé. Tu vas te lever, prendre un café brûlant et, s'il le faut, ramper jusque chez Clarence pour lui demander pardon !

Satisfait de sa résolution, il glissait déjà sa jambe valide hors du lit, à la recherche de son unique pantoufle, quand son pied rencontra de l'eau glacée ! Il eut un hoquet de surprise et ramena très vite sa jambe

sous le drap. De la main, il chercha sa lampe de chevet, mais ne rencontra que du vide. Ce mouvement eut pour effet de faire tanguer le lit avec un FLIC-FLOC assez angoissant. Il comprit alors la raison du roulis ambiant et s'écria, paniqué :

— MAIS MA CHAMBRE EST INONDÉE !

Il étendit les bras de chaque côté du lit, cherchant quelque chose à quoi se raccrocher. À main gauche, il devina un rideau qu'il empoigna. Bon, il n'était pas loin de la fenêtre : il tira sur le rideau, doucement, entraînant le lit avec lui. Son cœur battait à tout rompre. Au moindre faux mouvement, il se retrouvait à l'eau !

D'une main, il écarta un battant de fenêtre, releva le pêne qui bloquait les volets, puis les ouvrit d'un coup de poing. Le spectacle qu'il découvrit le laissa muet de stupeur.



Paul habitait un petit pavillon flanqué d'un jardinet, dans un coin paisible du quartier de Belleville. Lorsqu'il ouvrait ses volets le matin, il avait vue sur une large avenue bordée d'arbres. Sans aucune habitation à moins de cinq cents mètres. « Le Paradis sur Terre ! » aimait-il se répéter.

Aujourd'hui, cette avenue était un véritable lac ! Un tronc d'arbre, des ordures, plusieurs barils, une roue de chariot, dérivaien au ralenti sur des eaux noirâtres, bifurquant au coin des rues adjacentes. Une odeur écoeurante planait dans l'air. Ajoutons à ce tableau un ciel de plomb et un silence du même acabit. Pas un chant d'oiseau. Pas une âme qui vive à l'horizon. Comme si l'humanité entière avait été rayée de la carte.

« Un de ces jours, un nouveau déluge ravagera la terre ! »

Les menaces de Clarence lui revinrent à l'esprit et il fut saisi d'angoisse.

— Ça... ça n'a aucun sens ! ricana-t-il aussitôt.

À ce moment, la barre du rideau auquel il s'agrippait se décrocha et lui heurta le crâne avec un bruit sourd. Il bascula du lit dans l'eau glaciale. Heureusement, il avait pied. Il prit appui sur sa jambe valide, et toussant, crachant tant et plus, parvint à s'agripper au rebord de la fenêtre. Là, il reprit son souffle et essaya de rassembler ses esprits.

— Mais ! Qu'est-ce que... ?

Il jeta un œil derrière lui. Ses meubles : lit, poêle, table de nuit, flottaient dans la chambre. Et en bas ? Le rez-de-chaussée devait être complètement noyé ! Il pensa avec horreur à sa chère bibliothèque, à ses livres ondoyant au milieu du salon comme des poissons morts. Il calcula mentalement que dehors le niveau de l'eau devait bien

atteindre deux à trois mètres !

« Seuls les Justes seront épargnés ! »

À nouveau les paroles de Clarence résonnèrent dans son esprit comme un glas funèbre.

— Je déraile complètement ! geignit Paul en secouant la tête. C'est la Seine qui a débordé ! C'est tout ! Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ?

Telle une apparition, la silhouette d'une embarcation surgit au bout de ce qui avait été l'avenue. Tandis qu'elle se rapprochait, Paul cligna plusieurs fois les yeux en se demandant s'il n'était pas en train de rêver...

C'était une barge en bois massif d'une dizaine de mètres de long. À la voir glisser majestueusement sur les flots noirs de l'avenue, Paul ne put s'empêcher de penser à cette image de la Bible, à ce grand navire sauvant du déluge un couple de chaque espèce vivant sur Terre. Pour ajouter à son trouble, une inscription peinte en rouge sur la coque du navire signalait haut et fort : *Y Arche à Noé !*

« Je nage en plein délire ! », constata Paul.

— Eh ! Par ici ! s'époumona-t-il en agitant un bras.

Visiblement, on avait entendu ses cris dans l'arche, car elle se mit à dévier de sa route et s'approcha du pavillon. Quand elle fut à dix mètres de distance, Paul put détailler ses occupants et il en resta bouche bée.

Sur le pont se tenait un vieux barbu, muni d'une canne de patriarche et enveloppé dans une ample tunique immaculée : « Noé ? » se dit Paul.

Près de lui, une belle jeune femme aux cheveux roux, flanquée d'un grand jeune homme blond, tous deux vêtus d'une sorte de peau de bête : « Adam et Ève ? Mais d'où sortent ces types ! ? » se demanda Paul.

Autour des trois personnages gravitaient divers mammifères : porcs, moutons, chevaux, chats, chiens, dont certains allaient par couples. Près d'une antilope couchée sur le flanc, une girafe somnolait sur ses pattes repliées. Paul aperçut même une cage dans laquelle sommeillait... un lion !

L'arche s'approcha tout près de la fenêtre de Paul. Ses occupants le fixaient avec un air aussi étonné que lui.

— Je... j'ai la jambe cassée, articula-t-il pour briser le silence.

Un quatrième personnage apparut, taillé en Hercule. De sa canne, le vieil homme lui désigna Paul.

— Par ici, p'tit père ! l'invita le colosse.

Il se pencha par-dessus le bastingage. Ses énormes bras saisirent Paul sous les aisselles et le hissèrent en douceur à bord du navire. On tendit au rescapé de quoi s'essuyer. On posa plusieurs couvertures sur

ses épaules.

Paul, étourdi, ne savait quoi dire. Au-dessus de lui, ses hôtes le considéraient avec des sourires bienveillants.

— On dirait que vous l'avez échappé belle ! dit « Noé ». Vous ne vous êtes pas aperçu que l'eau montait ? Ça fait pourtant une semaine que la Seine est en crue et que tout Paris est inondé !

— Paris inondé ! La Seine en crue ! balbutia Paul. Euh, non, je ne suis pas sorti, à cause de ma jambe !



« Noé » lui tendit la main et se présenta :

— Arthur Felder, propriétaire de l'Arche à Noé. Heureux de vous accueillir à bord de notre cirque, mon vieux !

— Votre cirque ! répéta Paul.

— Oh, en temps ordinaire il reste bien sagement ancré à terre ! rigola le vieux. Notre arche est montée sur un système hydraulique, qui simule le roulis de la mer. Les spectateurs montent à bord et se croient embarqués sur les flots en furie ! Toutes nos exhibitions tournent autour de la Création et du Déluge. Un thème d'actualité, pas vrai ?

Il présenta sa petite troupe :

— Jean Barbier, Hélène Delvaux, respectivement Adam et Ève. Ils racontent des tas d'histoires sur leur vie au Paradis. Celui qui vous a sauvé des eaux, c'est Karl, notre dompteur. Il crée des saynètes avec nos animaux. Par exemple, le lion s'échappe de sa cage et Karl surgit pour le maîtriser. Les enfants adorent ce moment ! Voilà un an qu'on se produit à travers toute l'Europe, et je dois dire que ça marche du tonnerre de Dieu !

Paul considéra les animaux autour de lui, poules, cochons, oies, tapirs, avec un sentiment d'irréalité.

— Et vous avez un couple de chaque espèce animale ? sourit-il.

— Noonn... répondit « Noé ». Ça nous reviendrait trop cher. Mais on a quand même une girafe ! Et c'est désormais la seule à Paris. Celle du jardin des Plantes n'a pas résisté à cinq jours de bain forcé. La pauvre est morte hier !

— Pas étonnant ! intervint « Adam ». Vous auriez vu ce matin la

vitesse à laquelle l'eau est montée ! On était dans l'arche, en train de répéter, quand d'un seul coup, on a senti qu'on quittait la terre ferme. Karl a pris la barre et on s'est retrouvés emportés par les flots ! Depuis, on navigue, au gré du courant.

— Et vous dites que tout Paris est sous les eaux ? s'inquiéta Paul.

— Pratiquement ! dit la jeune femme. Depuis le début de la semaine le métro est noyé, les tramways ne roulent plus, sans parler des trains. Électricité coupée, plus d'eau potable ! Les ordures qu'on entreposait en bord de Seine ont été happées par le fleuve. Toute la ville empeste !

— Il y a certains quartiers moins touchés que d'autres, tempéra « Adam ». Mais depuis quelques jours, à Paris, on se déplace surtout en barque, comme à Venise ! L'armée patrouille en chaloupes et continue d'évacuer les gens les plus sinistrés.

« Clarence ! » pensa Paul avec inquiétude.

— Pour nous, cette catastrophe est une aubaine monstre ! dit « Noé ». On envisage même de jouer sur l'eau !

Comme l'*Arche à Noé* débouchait sur la Seine proprement dite, à la hauteur du quai Saint-Michel, une bande de badauds la salua à grands cris.

« Noé » sortit un porte-voix de sous sa tunique et leur lança :

— VOUS CROYEZ AU PÈRE NOÉ ? VOUS AVEZ RAISON ! CAR C'EST LUCUS, UN DESCENDANT DE NOÉ, QUI A FONDÉ PARIS ! VENEZ ENTENDRE SON HISTOIRE, DIMANCHE 30 JANVIER ! QUAI NOTRE-DAME !

Nouveaux cris et grands gestes des badauds...

— C'est quoi cette histoire de Lucus ? interrogea Paul.

— La nef qu'on voit sur les armoiries de la ville, c'est quand même le symbole de Paris, non ? dit « Noé » avec un clin d'œil.

— Faudra penser à faire des affiches avec ça ! ajouta « Adam » en se frottant les mains.

Paul hocha la tête. En fait, il pensait surtout à son amie Clarence et à l'endroit où elle pouvait bien se trouver.

— Regardez, là-bas ! annonça l'Hercule à la barre. On dirait des tentes de la Croix-Rouge !

— Eh bien, annonça « Noé », une main en visière. Il semble que votre périple touche à sa fin !

Dix minutes plus tard, l'arche accostait lentement le parapet d'un quai et à grand renfort de cordages on l'amarrait à un large saule du rivage. On aida Paul à descendre. Deux infirmiers l'allongèrent sur une civière.

Un photographe qui se trouvait là, muni d'un lourd appareil sur pieds, en profita pour immortaliser la scène.

— Demain, on sera tous changés en carte postale ! prophétisa « Noé ». Et vendus sur les quais(30) ! Ah, ils perdent pas de temps, ceux-là !

Descendus à leur tour, les occupants de *L'Arche à Noé* vinrent dire au revoir à Paul. Celui-ci leur promit de venir assister à leur spectacle dès que sa jambe, mais surtout dès que la Seine le permettrait.

Tandis qu'on l'emmenait vers un baraquement où l'attendait une équipe médicale, Paul vit une silhouette qui arrivait vers lui en courant.

— Paul ! Paul ! Tu es vivant, Dieu soit loué !

— Clarence !

La civière stoppa pour laisser les deux amis s'embrasser. Clarence, en larmes, expliqua qu'elle avait dû partir samedi dernier, appelée à Lyon par sa sœur malade. Là-bas, les nouvelles de la crue de Paris l'avaient jetée dans un état d'angoisse indescriptible. Et l'état des routes l'avait empêchée de rentrer avant aujourd'hui.

— Moi qui croyais que tu en avais assez de me voir !

— Après ce que tu m'as dit, avoue que tu l'aurais mérité !

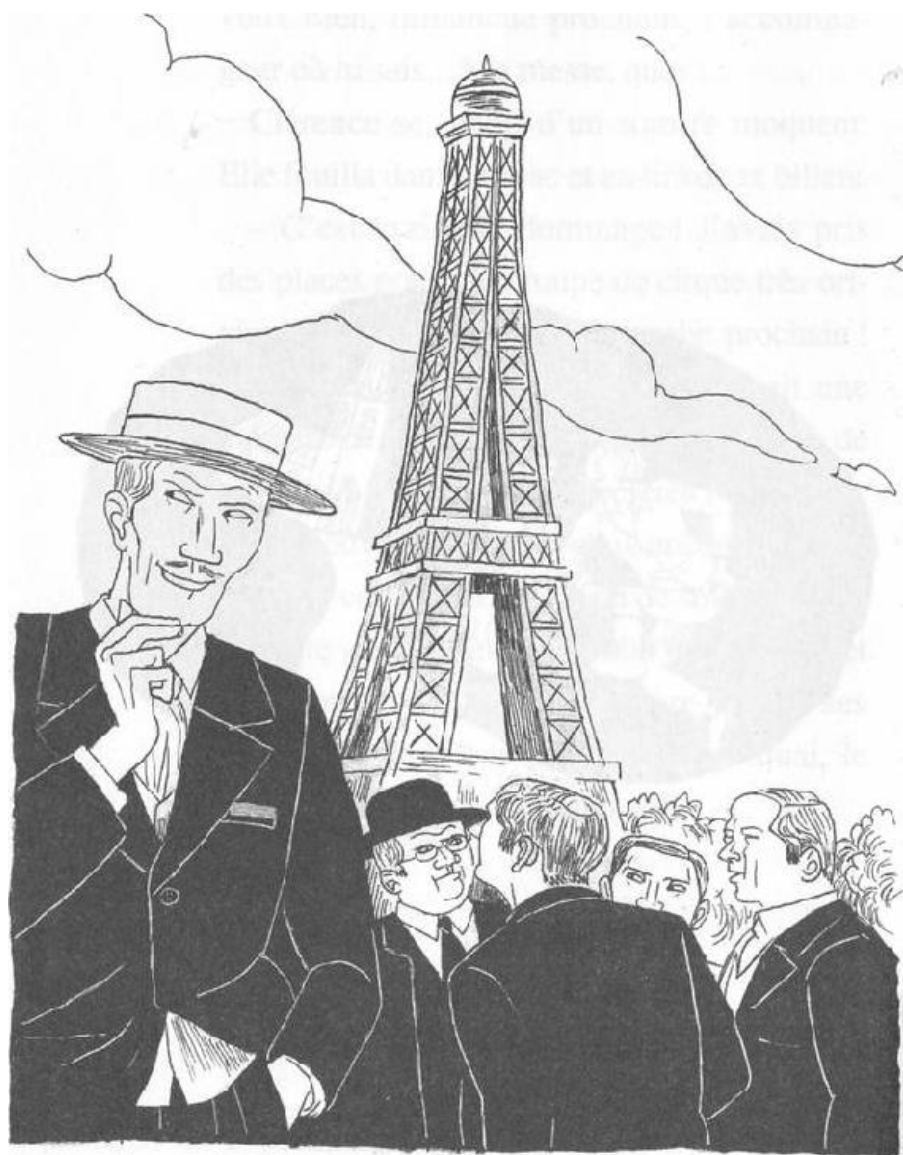
— Écoute, pour me faire pardonner, je... je veux bien, dimanche prochain, t'accompagner où tu sais... à la messe, quoi !

Clarence se fendit d'un sourire moqueur. Elle fouilla dans son sac et en tira deux billets.

— C'est vraiment dommage ! J'avais pris des places pour une troupe de cirque très originale, qui joue à Paris dimanche prochain ! *L'Arche à Noé* ! Je pensais que c'était une manière de combler tes lacunes en matière de religion. Mais puisque tu préfères l'église !

Paul ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. À cet instant, un rayon de soleil crevant la voûte grisâtre du ciel tomba juste sur lui et il dut mettre sa main en visière devant ses yeux. Des Parisiens présents sur le quai, le nez en l'air, se mirent à applaudir.





IX

L'HOMME QUI VENDIT LA TOUR EIFFEL

PARIS. Hôtel de la Tour, place Cambronne – 3 juillet 1925. 10 h 15.

Robert Tourbillon déboule en trombe dans la chambre de son associé. D'une main, il tient une petite valise en cuir, et de l'autre brandit deux allers simples Paris-Le Havre. Son crâne chauve ruisselle de sueur, il semble en proie à une extrême agitation.

— J'ai les billets, Victor ! clame-t-il. Quoi ! T'es pas encore prêt ? Qu'est-ce que tu fiches ?

Allongé mollement sur son lit, le dénommé Victor lui jette à peine un coup d'œil. Il replie le journal qu'il était en train de lire, puis se lève lentement. D'un pas tranquille, il se rend dans la petite salle de bains. Devant la glace, il entreprend de se recoiffer avec un soin digne d'un dandy.

À trente-cinq ans, Victor Lustig est un grand et bel homme. Sa courte brosse noire n'est clairsemée d'aucun cheveu blanc, son front demeure sans la moindre ride. Toujours tiré à quatre épingles, (ce matin : veste de tweed et cravate Lavallière), il affecte des manières d'aristocrate : toute sa personne inspire le plus profond respect.

— J'y crois pas ! lâche Tourbillon dans le reflet du miroir. Les poulets peuvent rappliquer d'un instant à l'autre, et toi tu te bichonnes !

Lustig achève de se peigner méticuleusement.

— Règle n° 1 du parfait gentleman, énonce-t-il en rajustant sa cravate : « Toujours bien s'habiller. » Si on t'arrête, et qu'il y a des journalistes... pour la photo, tu comprends ?

Cette perspective ne fait qu'ajouter un cran à la nervosité de son visiteur. Il pose sa valise et se met à faire les cent pas dans la chambre.

— Je comprends surtout qu'on est dans la panade ! grogne-t-il. Je te l'avais dit que c'était tenter le diable. Mais tu ne m'as pas écouté. Tu

es tête, borné, inconscient !

— Ne panique pas, tu veux ! lui intime Lustig. (Il pivote vers son comparse.) Dans ce métier, on n'arrive à rien si on manque de sang-froid !

Et du sang-froid, Lustig en a à revendre. D'ailleurs, il a tout à revendre, c'est bien là le problème. Lustig est un escroc. Mais pas n'importe quel escroc : un de ceux que l'on dit « de haut vol » !

Durant ces quinze dernières années, il a écumé la plupart des villes européennes, sous une vingtaine d'identités différentes. Il s'est retrouvé en prison pas moins de quarante-cinq fois, et chaque fois on l'a relâché, faute de preuves. Que voulez-vous : Lustig s'arrange toujours pour mettre ses victimes dans des situations si humiliantes qu'elles n'osent porter plainte !

Son dernier coup en date illustre à merveille sa méthode : Lustig est parvenu à vendre à un multimillionnaire une machine à copier les billets ! La machine ne fonctionnait pas et notre filou a disparu avec l'argent de la vente : 25 000 dollars ! On comprend qu'après une telle aventure, le pigeon a préféré garder l'anonymat(31).

Début mars 1925, les poches pleines d'argent, Lustig débarque à Paris, bien décidé à se payer du bon temps. En cette période faste, qu'à juste titre on nommera plus tard les Années folles, Paris est une fête permanente. Tout y est permis, facile. Vous quittez un restaurant chic pour filer au music-hall, avant de finir la nuit dans quelque boîte de jazz où, bien souvent, une porte dérobée révèle un tripot clandestin. Là, des regards avides suivent de près vos mises au poker ou à la roulette, et pour peu qu'une call-girl vous mette le grappin dessus, vous vous retrouvez au matin plumé, sans un sou.

C'est ce qui est arrivé à Lustig. En quinze jours de temps, son pécule a fondu comme neige au soleil.

Pour se renflouer, il lui faut trouver une idée, et vite ! L'Idée, il la déniche dans un bref entrefilet de journal. À en croire le papier, la tour Eiffel a grand besoin d'être rénovée. Seulement, le gouvernement refuse d'entreprendre des travaux si coûteux. Cinquante tonnes de peinture, sans compter la main-d'œuvre pour décaper et repeindre cette subtile dentelle métallique. On parle de la démanteler ! Et le journaliste conclut par ces mots : *700 000 tonnes d'acier, voilà de quoi faire le bonheur des marchands de ferraille !*



Le sang de Lustig ne fait qu'un tour. Voilà le moyen de gagner gros ! Il va vendre la tour ! S'il manœuvre bien, ce pourrait être le couronnement de sa carrière. Aussitôt, il contacte son vieux complice, Robert Tourbillon, à qui il confie son projet.

— Tu es complètement cinglé ! rétorque ce dernier. Ça ne marchera jamais ! La bêtise a des limites !

— Tu crois ça ? Crois-en mon expérience : on peut vendre tout et n'importe quoi, à n'importe qui !

Tourbillon rechigne encore un moment. Mais l'appât du gain finit par le convaincre. Il appelle un faussaire de ses amis qui, en un rien de temps, leur fournit de faux papiers officiels. Victor se fait passer pour un haut fonctionnaire de l'État et convoque à l'hôtel Crillon cinq des plus importants ferrailleurs de France. Grimé en secrétaire, Robert Tourbillon les introduit dans un petit salon particulier, où Lustig, élégant comme jamais, leur expose à mi-voix la situation :

— Oui, messieurs, vous avez bien entendu : la tour Eiffel va être mise en pièces ! Vous comprendrez que les pouvoirs publics préfèrent qu'une pareille décision ne s'ébruie pas. Il est fini le temps où de brillants écrivains tels que Guy de Maupassant ou Alexandre Dumas fils s'élevaient contre la hideur du monument⁽³²⁾. Aujourd'hui, les Parisiens y tiennent à leur tour ! Elle fait partie du paysage, mieux : elle est un symbole universellement connu ! Vous imaginez le tollé si on annonce brusquement sa démolition ? Non, les choses doivent se faire dans le plus grand secret. Avec des hommes de confiance, triés sur le volet. Voilà pourquoi vous êtes ici !

Les cinq bonshommes, abasourdis, se demandent s'ils ne sont pas en train de rêver. Quoi ? La tour Eiffel ? À vendre ! ? Ils se regardent, bouche bée. Mais bientôt, complètement sous le charme, ils gobent toutes les fariboles que leur sert Lustig.

Toutefois, une petite voix timide s'élève de l'assistance béate :

— Et peut-on savoir quelle somme on exige pour ce... tas de ferraille ?

Le gros rougeaud qui vient de parler s'appelle Poisson. André Poisson. Lustig ne peut s'empêcher de fixer les petits yeux de l'homme d'affaires. Quelque chose au fond de ce regard inexpressif lui plaît immédiatement. Un sourire discret s'allume au coin des lèvres du filou.

— À vous de décider d'un prix, réplique-t-il. La vente se fera au plus offrant. Mais je sais ce que vous allez me dire : « Hors de question que nous achetions une marchandise sans même la voir ! »

Selon une chorégraphie savamment orchestrée, Tourbillon pénètre à cet instant précis dans le salon. Il annonce que la voiture est prête. Lustig enchaîne :

— Je convie ceux d'entre vous qui seraient intéressés à un rapide état des lieux, une petite visite de la tour Eiffel !

Bien sûr que ces messieurs sont intéressés ! Vous pensez ! Sept cent mille tonnes d'acier ! Rappelons qu'on sort tout juste de la guerre 14-18, qu'on a besoin de bon métal pour reconstruire les villes d'Europe, et qu'il y a toujours moyen de faire des affaires, si on sait s'y prendre.

C'est ce que se disent les ferrailleurs en grim pant dans la superbe limousine qui les attend en bas de l'hôtel. Ce sont tous de « nouveaux riches » venus de province, avec un beau pactole en poche, qu'ils comptent bien faire fructifier à Paris. Par n'importe quel moyen.

En moins de cinq minutes, la berline arrive au Champ-de-Mars. Tourbillon la gare au bas de la tour et l'équipée s'avance vers les guichets. Une nouvelle fois, Lustig présente ses faux papiers. Une fois encore, ils font merveille. On laisse entrer ces importants personnages, et personne n'ose entraver ce qu'on prend pour une inspection de routine. Seuls quelques touristes s'étonnent de les voir examiner de si prêt l'état des contreforts ou des poutrelles, jaugeant le moindre rivet.

S'il est vrai que la rouille a déjà commencé à ronger le métal ici et là, dans l'ensemble, la tour porte bien ses trente-six ans. De toute évidence, il faudrait être fou pour rater une telle affaire ! Quand ils se retrouvent une heure plus tard au pied du monument, les ferrailleurs semblent ravis. Ils promettent à Lustig de lui soumettre au plus vite leur proposition.

Mais le filou a bien observé les cinq hommes lors de la visite et il a déjà choisi sa proie. Il n'acceptera qu'une seule offre : celle d'André Poisson ! L'escroc a reconnu au fond de son œil fixe tout ce qui compose pour lui le gogo idéal : suffisance, avidité, et surtout une qualité qu'il apprécie entre toute : la naïveté !

Le Poisson est ferré, il ne reste plus qu'à le glisser dans l'épuisette.

Deux jours plus tard, le ferrailleur se présente seul à l'hôtel Crillon. Il apporte un chèque. Lustig en approuve le montant d'un petit signe de tête. Un bon gros chiffre avec beaucoup de zéros ! Pourtant, cet argent destiné à l'État, le truand sait qu'il ne l'encaissera jamais. En fait, c'est maintenant que se joue son plan. Il prend un air exaspéré :

— Il reste encore à faire valider l'acte de vente par le ministère, soupire-t-il. Si l'on veut éviter les lenteurs de l'administration, il convient de payer en douce certains fonctionnaires. Vous savez ce que c'est. Ces gens-là nous font toujours perdre un temps précieux !

Poisson voit tout à fait où Lustig veut en venir. Dans ce genre de transaction, celui avec qui l'on traite espère toucher au passage une commission. Il a très bien compris que le pot-de-vin en question, c'est Lustig qui va l'empocher !

D'un petit hochement de tête, il fait signe qu'il connaît le principe, et tire son portefeuille avec un sourire complice.

L'escroc avance le chiffre de 100 000 francs. L'homme d'affaires lui tend l'argent sans rechigner. En liquide, bien entendu. Certes, la somme est rondelette, mais Lustig ne vient-il pas de lui faire signer le contrat de sa vie ?

— Dans dix jours au plus tard, lui promet-il, je vous passe un coup de fil et vous attaquez la démolition de la tour ! Jusque-là, n'oubliez pas : motus et bouche cousue !

— Rassurez-vous, je serai muet... comme une carpe !

Et sur ce bon mot, l'homme d'affaires éclate d'un petit rire satisfait.

Le soir même, Lustig et son complice prennent le train pour l'Autriche. Avec le remue-ménage que ne va pas manquer de provoquer la « vente », mieux vaut ne pas moisir à Paris !



Un mois passe. Chaque jour, assis à la terrasse du plus grand hôtel de Vienne, un cocktail en main, les deux voleurs épluchent les journaux français. Bien vite, il leur faut se rendre à l'évidence : nulle part, on n'évoque un quelconque « scandale de la tour Eiffel » !

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? déclare Lustig en désignant le tas de périodiques. Poisson a trop honte. Il ne parlera jamais !

— Parfait ! applaudit Tourbillon. On peut dormir tranquille.

— Pas question de dormir ! articule Lustig. Robert, fais ta valise. On retourne à Paris !

— Quoi ! ?

— Ce qui a marché une fois, peut marcher dix, vingt, cent fois ! « Elle vous plaît, ma tour Eiffel ? Approchez, messieurs dames, elle est toujours à vendre ! » Tiens, pour le même prix, je vais même leur fourguer Paris avec la tour ! VICTOR LUSTIG, L'HOMME QUI VENDIT PARIS ! Tu imagines ?

— J'imagine rien du tout, Victor. Je voudrais juste souffler un peu !

Lustig ne veut rien entendre. Les deux hommes regagnent en hâte la capitale et, à peine arrivés, l'escroc convoque une nouvelle brochette de ferrailleurs à l'hôtel Crillon.

Nouvelle promenade sur les passerelles de la tour Eiffel. Nouvelles poignées de main sur l'esplanade. Seulement, cette fois-ci, l'un des hommes d'affaires, plus méfiant que les autres, passe un coup de fil au ministère des Postes et Télégraphes(33) : « Qui ça ? lui répond-on. On ne connaît aucun Lustig ici ! Comment ça, il vend la tour Eiffel ?! Vous plaisantez, j'espère ? »

Le lendemain, alors qu'il descend acheter le journal comme tous les matins, Tourbillon repère immédiatement les deux inspecteurs de police en train de cuisiner le portier du Crillon. Il remonte au pas de course avertir son complice, et les deux hommes réussissent à filer de justesse par les cuisines du palace.

Le soir même, ils dorment dans un modeste hôtel, place Cambronne. À deux pas de la tour Eiffel.

— Personne ne viendra nous chercher ici ! assure Lustig. Demain, tu vas nous prendre deux billets pour Le Havre. Je crois que l'air *du* large ne nous fera pas de mal !

Paris. Hôtel de la Tour, place Cambronne – 3 juillet 1925. 10 h 30.

L'acolyte de Lustig jette les valises dans le coffre de la limousine et grimpe au volant comme s'il avait le feu aux fesses. Comme à son habitude, Lustig s'assoit à l'arrière. Une minute plus tard, la berline longe plein gaz l'esplanade de la tour Eiffel.

Au passage, Lustig lui envoie un rapide baiser du bout des doigts. En guise de merci et d'adieu tout à la fois.

— Je t'ai donné les billets, Victor ? interroge Tourbillon, toujours sur les nerfs.

Lustig ne répond pas. Il feuillette avec la plus grande attention un dépliant touristique qui traînait sur la banquette.

— Qu'est-ce que tu préfères ? demande-t-il au bout d'un moment. Londres ou New York ?

— Du moment qu'on met un océan entre nous et cette fichue tour Eiffel, tout me va !

— Pour tout dire, j'hésite entre Big Ben⁽³⁴⁾ ou la statue de la Liberté...

— Comment ça « tu hésites » ?! lâche Tourbillon, vaguement inquiet.

— Je me demande quel prix on pourrait tirer de cette vieille horloge rouillée ?

— Mais c'est pas vrai ! Voilà que tu recommences ! Moi, tout ce que je demande, c'est un endroit peinard où dépenser mon fric et me la couler douce !

— C'est bon, c'est bon ! dit Lustig, en éclatant de rire. Va pour New York !





X

PARIS BRÛLERA-T-IL ?

« PARIS est à moi ! se répète von Choltitz en survolant la ville. Je suis le roi du monde ! » Quelle merveille de pouvoir voler, ne plus sentir son corps ! Jamais von Choltitz ne s'est senti aussi libre ! Paris, vu de haut, paraît sans fin et il ne se lasse pas d'en explorer les moindres recoins. Il fonce en rase-mottes le long des rues désertes, traverse des jardins, reprend de l'altitude et, piquant vers la Seine, s'amuse à passer sous ses ponts.

« Les arbres, le fleuve, les ponts, les monuments... se dit-il. Tout m'appartient ! »

D'une brusque détente, il rejoint Notre-Dame et, voletant autour d'elle, passe en revue les statues monstrueuses qui ornent ses façades. Tandis qu'il longe le devant de l'église, une énorme explosion retentit. Partant du cœur de la cathédrale, elle déchire sa rosace centrale et projette une pluie de verre coloré que von Choltitz évite de justesse !

La peur au ventre, l'homme volant gagne les hauteurs.

« Mais qu'est-ce qui se passe ! ? » panique-t-il.

Il voit les deux tours de l'église exploser en gerbes de pierres et l'édifice entier s'effondrer sur lui-même, tel un château de cartes.

Von Choltitz tourne la tête : là-bas, près de la tour Eiffel s'élève une colonne de fumée grise. Tout le paysage alentour est piqueté de lueurs d'incendies. Comme il franchit la Seine pour rejoindre la tour, une série de déflagrations, sur sa droite, frappe le Louvre, et le palais disparaît derrière un voile cendrex ; ici et là, d'énormes détonations secouent les rues ; projetés en l'air, des pavés sifflent comme des obus, les fenêtres des immeubles volent en éclats. Où qu'il tourne ses regards, Paris semble la proie des flammes.

Bientôt, la tour Eiffel se dresse devant lui. Au milieu d'un embrasement aveuglant, elle paraît fondre à vue d'œil, comme une vulgaire motte de beurre. Von Choltitz entreprend de la contourner quand une nouvelle explosion partant du sol le fauche au passage. Il est aveuglé et se sent happé vers le bas. La chute est brève. L'impact le fait sursauter, mais il ne ressent aucune douleur. Étrange ! Il ouvre les

yeux : autour de lui, sur la chaussée : des bris de verre, des cadavres, des flaques de sang... un champ de ruines. Au-dessus des toits, le ciel n'est qu'un brasier dansant.

« Mais où suis-je ? se dit von Choltitz. En enfer ?! »

Tout à coup, une voix gutturale résonne à travers les rues :

— Eh bien, von Choltitz, tu parais surpris ! Paris brûle. C'est bien ce que tu voulais, non ?

À travers un écran de feu, il distingue une silhouette qui s'avance vers lui. Il reconnaît immédiatement Adolf Hitler à son regard fixe et pénétrant et à sa petite moustache carrée.

— *Heil ! Mein Führer*, bafouille von Choltitz en se relevant et en esquissant un vague garde-à-vous. Je... je ne suis pour rien dans tout cela !

— *Ach, nein, nein*, couine Hitler. Ce n'est pas ce que diront les Alliés. C'est toi le responsable de Paris ! Aux yeux de l'Histoire, c'est toi qu'on accusera ! TOI SEUL ! HA ! HA ! HA !

Le Führer pousse un rire effrayant. Son visage se déforme en une grimace monstrueuse, puis se déchire, dévoré par un feu intérieur.

Von Choltitz ne voit plus que des flammes, n'entend plus qu'un rire. Les flammes elles-mêmes semblent rire et il réalise qu'il est en train de se consumer...

... quand il se réveille en sursaut !

Le front en sueur, le cœur battant la chamade, le général allemand Dietrich Von Choltitz était figé, droit comme un i dans son fauteuil. Il s'était assoupi après dîner, et la fatigue, l'angoisse de sa nouvelle fonction, l'avaient plongé dans un sommeil agité.

La première chose qu'il vit, accroché au mur en face de lui, ce fut le portrait d'Hitler, qui avait l'air de le fixer avec insistance. Des bribes de son cauchemar lui revinrent à l'esprit : Paris en ruines, Paris sous les flammes, le rire du Führer...

L'Allemand épongea nerveusement sa grosse figure ronde. Il quitta son fauteuil pour aller ouvrir une fenêtre. « De l'air ! »

La nuit commençait à tomber. En bas de l'hôtel Meurice, où von Choltitz avait établi son QG, la rue de Rivoli était déserte. Jamais en quatre ans d'occupation allemande, Paris n'avait connu un tel silence. « Le calme avant la tempête », se dit von Choltitz.

Au loin, on entendait comme un grondement de tonnerre, un écho sourd de fusillades. Malgré l'odeur de poudre qui emplissait l'air du soir, von Choltitz respira à pleins poumons.



Un instant, il se revit, en rêve, planant au-dessus de la ville, avec l'impression qu'elle lui appartenait. Et d'une certaine façon, c'était vrai : il n'avait qu'un mot à dire et elle n'existerait plus !

Von Choltitz chaussa son monocle, ce qui lui donna un air aristocratique, et se mit à arpenter la pièce, mains derrière le dos, ressassant ses insurmontables problèmes.

Dire qu'il n'était le commandant militaire du « Gross-Paris », comme disaient les Allemands, que depuis le 9 août 1944. Quinze jours, seulement ! Mais quelle responsabilité ! Hitler l'avait appelé quasi en catastrophe. En lui confiant la défense de la ville, le Führer avait été catégorique :

— Vous défendrez Paris coûte que coûte. Et si vous devez vous replier, faites tout sauter ! Ne laissez derrière vous qu'une terre brûlée !

L'idée de faire sauter Paris ne réjouissait guère von Choltitz, mais les ordres étaient les ordres. Dans la minute qui suivit, il avait confié au capitaine Ebernach, un officier du génie, la charge de miner Paris. Quelques heures plus tard, des tonnes d'explosifs étaient posés dans différents centres vitaux : relais téléphoniques, stations de distribution d'électricité, mais aussi dans Notre-Dame, sous l'Arc de triomphe, sur le pilier sud de la tour Eiffel, ainsi que sur la plupart des soixante-deux ponts parisiens !

— Et maintenant, je n'ai plus qu'à m'attacher au dernier pont et sauter avec ! lança von Choltitz, tout haut, en direction du portrait.

Il s'était planté face à lui, bras croisés et le regardait d'un air de reproche. Il se rappelait mot pour mot une réplique du Führer, qu'il entendit distinctement, comme si le portrait lui répondait :

— Je sais que vous aimez Paris, von Choltitz ! Je sais aussi que vous

n'hésitez pas, s'il le faut, à ordonner sa destruction !

En effet, bien que grand admirateur de la culture française, von Choltitz avait surtout la réputation d'être un homme à poigne. Officier de la Wehrmacht(35), vainqueur en Crimée, au siège de Sébastopol, n'avait-il pas en outre contribué à la destruction de Rotterdam, en mai 1940 ?

Ce qu'Hitler ignorait, c'était que von Choltitz crevait de peur ! Il savait pertinemment que l'Allemagne était sur le point de perdre la guerre. L'armée allemande allait de défaite en défaite : sur le front russe, en Yougoslavie, en Afrique du Nord ; les principales villes du Reich avaient subi un bombardement intensif par les avions alliés ; le 6 juin 1944, les Américains et les Britanniques avaient débarqué des troupes en Normandie ; dans Paris même, depuis le 19 août, les Parisiens avaient pris les armes et dressé des barricades ; et aux dernières nouvelles une division de chars commandée par le général Leclerc fonçait vers Paris ! Les jeux étaient faits !

Aussi, quand le Führer l'avait appelé la veille au soir, 23 août 1944, lui cornant à l'oreille : « Eh bien, von Choltitz ? L'ennemi approche. Paris brûle-t-il ? », le général n'avait pu que bafouiller qu'il préférerait attendre encore, qu'il comptait sur un renfort de chars imminent, mais qu'il ferait tout sauter si les Alliés entraient dans Paris !

Gagner du temps ! Voilà ce qu'il voulait. Mais surtout : sauver sa peau, avec les honneurs !

Déjà, les jours précédents, il avait cherché à s'attirer les faveurs des Français en accordant la libération de prisonniers et en signant une trêve, censée mettre fin aux combats de rues entre Allemands et Parisiens. Raoul Nordling et Pierre Taittinger, les deux émissaires français avec lesquels il avait traité, avaient tout de suite compris son état d'esprit. Quand il leur avait parlé des mines posées dans la ville, ils avaient trouvé les mots pour le dissuader : « Ne faites pas cela, général ! Quand vous reviendrez à Paris, en visite, imaginez votre joie de retrouver Notre-Dame et la tour Eiffel, et de pouvoir vous dire : c'est grâce à moi qu'elles sont encore là ! »

— Paris sauvé, grâce à moi, répéta von Choltitz à haute voix. Oui, c'est ma seule chance de m'en tirer !

— Que tu crois ! aboya le portrait d'Hitler. Les Alliés sont là ! Obéis à mes ordres ! Détruis tout !



La mâchoire crispée, ses lourdes bajoues dégoulinantes de sueur, von Choltitz serrait les poings de colère, fusillant l'image du regard.

Tel un méchant insecte, la voix d'Hitler bourdonna de plus belle :

— Obéis, sale traître ! Détruis tout ! Ils te tueront de toute façon !

— Assez ! cracha l'Allemand avec fureur, frappant le sol de sa botte.

Et s'emparant du tableau, il le brisa en deux sur son genou.

Il en avait assez entendu. Quoi qu'il arrive, sa décision était prise ! Il se précipita sur un cordon et sonna son domestique. Celui-ci apparut presque aussitôt et le salua par un rituel « Heil Hitler ! », bras tendu. Sans prendre la peine de répondre, von Choltitz lui lança :

— Allez me chercher immédiatement Nordling et Taittinger !

Quand, un quart d'heure plus tard, les deux émissaires français entrèrent dans le bureau, les traits tendus, von Choltitz reposait juste le combiné téléphonique :

— Messieurs, leur dit-il, je viens d'appeler le chef d'état-major de mon groupe d'armées, le général Speibel. Il a pour ordre formel de commencer le déminage de Paris. Dans quelques heures, à peine, les chars alliés seront là. Vous avez gagné. Je suis votre prisonnier.

Les émissaires se regardèrent, se demandant s'ils avaient bien compris. À cet instant précis, par la fenêtre entrouverte, un extraordinaire concert de cloches retentit, venant de la ville. La porte du bureau s'ouvrit à la volée sur deux officiers allemands affolés :

— *Herr General*, clama l'un d'eux, l'armée franco-américaine vient d'entrer dans Paris ! Écoutez ! Toutes les églises saluent son arrivée !

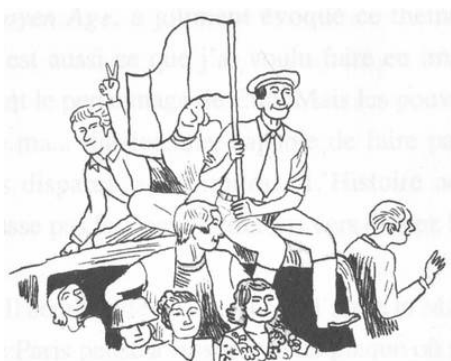
Long silence de von Choltitz.

— *Herr General* ? Quels sont les ordres ?

Dietrich von Choltitz se laissa retomber dans son fauteuil. Sa réponse tomba comme un couperet :

— Il n'y a plus d'ordres à donner.

Le lendemain, 25 août 1944, von Choltitz signait la reddition des forces allemandes. Le cauchemar qui durait depuis quatre ans venait de prendre fin. Désormais, Paris ne brûlerait plus que de joie... celle de sa liberté retrouvée.



POSTFACE

QUELLE MERVEILLE ce serait de pouvoir interroger directement les personnages du passé, voir comment ils vivaient, savoir ce qu'ils pensaient vraiment ! (Gilles Massardier, dans ses *Contes et Récits des Héros du Moyen Âge*, a joliment évoqué ce thème...) C'est aussi ce que j'ai voulu faire en imaginant le personnage de Clio. Mais les pouvoirs de ma... magicienne, capable de faire parler les disparus, sont limités... L'Histoire ne se laisse pas facilement tirer les vers du nez !

Il serait juste qu'un jour ou l'autre la Mairie de Paris pense à ressortir cette plaque où sont gravés les noms des DOUZE BRAVES DU PETIT-CHÂTELET... Refusant de céder face à plusieurs milliers de Vikings, ces défenseurs acharnés ont donné leur vie pour que Paris reste libre. Cet épisode tragique a marqué un tournant crucial dans l'histoire de la ville. C'est le moment où, pour la première fois, les Parisiens ont fait de Paris un symbole de la résistance à la barbarie.

Durant tout le Moyen Âge, les artistes qui ont décoré les cathédrales se sont heurtés aux foudres du clergé. Les guerriers, les monstres, les scènes infernales qu'ils représentaient n'allaient-ils pas détourner les fidèles des enseignements de la Bible ? On a vu dans leur travail la marque du diable et l'on sait que Notre-Dame n'a pas échappé à ce genre de rumeurs. Comme on ignore tout du premier MAÎTRE D'ŒUVRE DE NOTRE-DAME, il était facile d'en faire un personnage aux intentions ténébreuses. Mais au-delà de la légende, à travers Colin et Guillaume, j'ai voulu parler du gigantesque chantier de Notre-Dame, qui a duré cent cinquante-sept ans, et auquel cinq générations d'ouvriers et d'artisans ont participé.

L'ANNEAU DE LA DERNIÈRE CHANCE s'inspire d'une coutume en vigueur dès le Moyen Âge. Beaucoup d'églises parisiennes possédaient, sur leur

portail, un grand anneau de fer scellé. Quiconque y passait le bras recevait aussitôt asile et protection... quoi qu'il eût fait ! Ainsi m'est venue l'idée d'une course poursuite à travers les rues puantes du Paris de Louis XIV, entre un coupeur de bourse opérant sur le Pont-Neuf et un policier du lieutenant La Reynie, lancé à ses trousses...

À la question : « Qui était le Masque de fer ? », je réponds sans hésiter : un extraterrestre polymorphe ! Vous l'aurez compris LE DERNIER PRISONNIER DE LA BASTILLE est une libre interprétation de ce fameux mystère... En situer l'action pendant la prise de la Bastille n'a rien d'in vraisemblable : c'est à cette occasion qu'on a pu consulter les registres de la prison. Bizarrement, il manquait justement la page concernant ce prisonnier, arrêté sous Louis XIV, et dont personne n'avait jamais vu le visage. D'autre part, l'anecdote (véridique) du citoyen Palloy, qui vendit les pierres de la Bastille, était trop belle pour qu'elle ne trouve sa place dans cette... fantasmagorie !

Dans L'OR DES CHARTREUX, même si le personnage de Grimaud est inventé, il n'est pas impossible que le périple de Philibert Aspairt se soit réellement déroulé tel que je le décris. Le fait est qu'on ne sait presque rien au sujet d'Aspairt. Seulement qu'il était portier au Val-de-Grâce. Mais pourquoi s'est-il aventuré seul dans le sous-sol parisien ? Cherchait-il vraiment le trésor des moines ? Et si trésor il y avait, de quelle nature était-il ? Ça, on ne le saura jamais ! À moins, bien sûr, d'aller traîner dans les carrières, du côté du cloître des Chartreux. Mais avant de partir vous-même à l'aventure, méditez bien la fin tragique de notre malheureux portier ! Combien le ventre de Paris a-t-il digéré d'imprudents comme lui, persuadés qu'ils pourraient ressortir du labyrinthe sans y laisser la vie ?

L'anecdote du CHIEN DU LOUVRE était pour moi le prétexte d'évoquer les Trois Glorieuses, autre moment phare dans la lutte des Parisiens pour se libérer de l'oppression. J'ai choisi de le faire en laissant la parole à Alexandre Dumas qui a pris une part active aux barricades de juillet 1830. (À ce propos, j'invite le lecteur à lire le récit complet de ses aventures dans ses *Mémoires* – pavé magistral, qui n'a rien à envier aux grands romans épiques de Fauteur des *Trois Mousquetaires* !) Si je lui ai prêté une correspondante fictive, en revanche, tout ce qui concerne le chien du Louvre est vrai ! Des Parisiens, émus de le voir veiller nuit et jour sur la tombe de son maître, lui ont bel et bien construit une cabane à cet endroit. En outre, on raconte qu'une

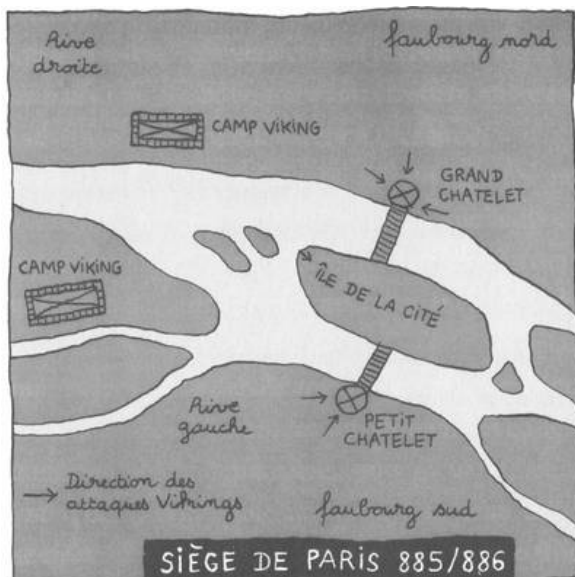
« biographie » du chien se serait vendue devant les jardins du Louvre. Hélas, ce chien méritait-il que Casimir Delavigne lui écrive une ode si pitoyable ? Mais je ferais mieux de me taire ! Si un jour on se souvient de cette belle histoire, rien ne dit que ce sera grâce à moi.

C'est la presse, mais surtout les cartes postales qui ont rendu célèbre la crue de la Seine de 1910 : quatre cent soixante-treize hectares inondés, le niveau de l'eau grimpant à des hauteurs jamais atteintes, des Parisiens qui se déplacent en barque. Contrairement au héros de VOUS CROYEZ AU PÈRE NOÉ ?, certains ont vu dans cette catastrophe l'effet de la colère divine et ont cru qu'un nouveau déluge s'abattait sur la Terre !

Victor Lustig, L'HOMME QUI VENDU LA TOUR EIFFEL, n'est ni un personnage de polar, ni le héros d'un film de gangsters des années 30...

Il a bel et bien existé ! Et l'on pourrait faire un livre ou un film captivants sur la vie de cet incroyable escroc ! La ruse, le sang-froid avec lesquels il a réussi à embobiner des dizaines de gogos, a de quoi laisser pantois d'admiration !

PARIS BRÛLERAIT-IL ? rappelle une évidence : si Paris existe encore aujourd'hui, on le doit très certainement à Dietrich von Choltitz. Bien qu'il y ait fort à parier que le général allemand ait désobéi aux ordres du Führer moins par amour de la ville et de son riche passé que pour sauver sa peau ! Sur la libération de Paris, il y aurait eu des centaines d'histoires à raconter. Ce qui m'a touché dans cet épisode précis, c'est l'image de Paris miné de fond en comble, et sur le point d'exploser à tout instant. Et quand on sait que von Choltitz raconte qu'Hitler l'aurait effectivement appelé pour lui demander si Paris brûlait, cette affirmation, plus de cinquante ans après, continue de faire froid dans le dos...



BIBLIOGRAPHIE

- ABBON, *Le Siège de Paris par les Normands*, Les Belles Lettres.
- AMBROISE-RENDU Marc, *1910 Paris inondé*, Hervas.
- BLUNDELL Nigel, *Les Plus Grands Escrocs du monde*, CIL.
- BORDONOVE Georges, *Histoire secrète de Paris*, Albin Michel.
- CASTELOT André, *L'Almanach de l'Histoire*, Perrin.
- CONTE Arthur, *La Mémoire de l'hôtel de ville de Paris*, Saurat.
- DECAUX Alain, *raconte l'Histoire de France aux enfants*, Perrin.
- DRESSLER Sophie, *Un pont sur le temps*, Magnard.
- DUMAS Alexandre, *Mes Mémoires*, Robert Laffont.
- FAVIER Jean, Paris, *Deux Mille Ans d'histoire*, Fayard.
- FIX Françoise et Philippe, *Le Livre de Paris*, Gallimard.
- Guide du Paris mystérieux*, Tchou.
- Histoire de France en bande dessinée*, Larousse.
- KORB Liliane et Lefèvre Laurence, *Le Pont-Neuf à travers les siècles*,
Castor Doc Flammarion.
- SALETTA Patrick, *À la découverte des souterrains de Paris*, Sides.
- SAUREL Louis, *Histoire vivante de Paris*, APD.
- ZIEGLER Gilette, *Histoire secrète de Paris*, Stock ; *Paris et ses révolutions*,
Les Éditions Français Réunis.
- Articles :
- « Le siège de Paris 885/886 », Uniformes. *Les Armées de l'Histoire*.
Numéro spécial *Vikings*, n° 125, avril 1989.
- BOBROWSKI Édouard, « Pourquoi Paris n'a pas brûlé ? », éd. De
Lumille.
- GIMPEL Jean, « Le travail de la pierre », *Le Journal de la France*, tome 1.
- CHAMPION Pierre, « Quand Lutèce devient Paris », *Le Journal de la
France*, Librairie Jules Tallandier.

L'auteur tient à remercier particulièrement Gilles Massardier pour son aide précieuse.

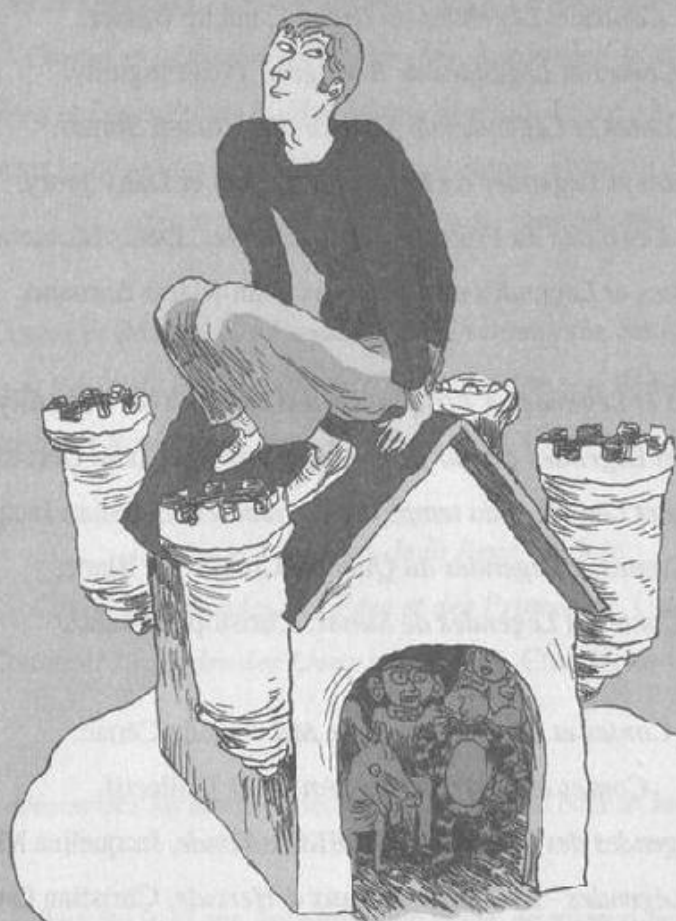
Stéphane Descornes

— Eh bien, mon cher Descornes, le *Contes et Récits* que je vous ai commandé est-il terminé ?

— Euh... non, m'sieur, mais, en attendant, vous pouvez toujours lire *Les Aventures d'Antarès* ! Je les écris avec mon vieux copain Christophe Lambert aux éditions Degliame. Vous avez le choix : *Les Pétrifiés d'Altair* ou *L'Œil de Cristal* !



Michaël Sterckeman



-
- 1 Voir carte.
- 2 Grand-Châtelet : tour défensive plusieurs fois détruite par les Vikings.
- 3 Baliste : sorte de grosse arbalète sur pied qui servait à lancer traits et projectiles.
- 4 Selon de nombreuses sources, ces chiffres ne seraient pas exagérés !
- 5 Normans : en français de l'époque. Littéralement : hommes du Nord.
- 6 À l'époque de ce récit, 885, les Vikings avaient déjà attaqué Paris à quatre reprises. Sans parler du reste de la France, pillée sur tous les fronts.
- 7 Mantelet : chariot à trois roues permettant aux guerriers d'approcher à couvert.
- 8 Hydromel : boisson favorite des Vikings, à base d'eau et de miel.
- 9 En 888, le moine Abbon de Fleury, un des survivants du siège, écrivit une ode dans laquelle les noms des douze défenseurs du Petit-Châtelet figurent en bonne place.
- 10 En effet, Notre-Dame ne sera achevée qu'en 1351 !
- 11 Ces labyrinthes existaient au Moyen Âge, dans certaines églises. Ils mesuraient parfois plus de dix mètres de diamètre. La plupart ont disparu, avec le temps...
- 12 Maurice de Sully : évêque de Paris en 1160. C'est lui qui décida la construction de la cathédrale.
- 13 Vinaigrette : chaise à un seul porteur, munie de roue, souvent poussée par un second « pilote ».
- 14 Chasse-coquins : policiers chargés de capturer les vagabonds. Sergents, huissiers, compagnies d'archers composaient la première police parisienne.
- 15 Rue du Petit-Jésus : aujourd'hui, rue Réaumur.
- 16 Pratique courante à l'époque, et pas seulement dans les cours des miracles...
- 17 Saboteux : c'est ainsi qu'on nommait les faux épileptiques. Il y avait aussi les Capons : voleurs et mendiants des cabarets ; les coquillards : faux pèlerins censés partir à Compostelle prier pour vous, si vous y mettiez le prix ; et d'autres encore : les drilles, faux soldats revenus de guerre sans un sou ; les hubins, mordus par de prétendus animaux, etc. etc.
- 18 Il fut décapité par la foule ; sa tête fut promenée au bout d'une pique à travers le quartier, puis jetée dans la Seine.
- 19 Règne de Louis XIV : 1643-1715.
- 20 Hôpital militaire à partir de 1793.

21 Après l'exécution de Louis XVI, l'Angleterre, la Prusse, l'Espagne, favorables à la monarchie, déclarèrent la guerre à la France.

22 Au nom de la République, tous les biens du clergé étaient systématiquement confisqués.

23 Expression qui désigne aujourd'hui un voyage long et périlleux...

24 De nos jours : rue d'Assas.

25 Alexandre Dumas vient de connaître un grand succès avec sa pièce *Henri III et sa cour* (1829).

26 Bâtiment qui abrite l'Académie française.

27 Balles de mitraille tirées par des mousquets à longue portée.

28 Ce sont pourtant les romans-feuilletons historiques qui feront la gloire de Dumas : *Les Trois Mousquetaires* (1844), qui évoque le règne de Louis XIV ; *Ange Pitou* (1850), qui relate la prise de la Bastille ; *Les Mohicans de Paris* (1854), qui raconte la genèse des Trois Glorieuses.

29 Poète mineur, auteur de *La Parisienne*, chanson écrite en l'honneur du roi Louis-Philippe.

30 Avant même l'amorce de la décrue, ces cartes postales s'arrachaient comme des petits pains ! Des milliers de vues du Paris inondé ont été prises. Reproduites dans les journaux, elles favorisèrent la mobilisation des secours, puis la solidarité internationale.

31 Ce n'était pas là le moindre exploit de Lustig... Peu de temps avant, il était parvenu à rouler Al Capone en personne, lui promettant de faire doubler rapidement 50 000 dollars placés en bourse !

32 En effet, l'inauguration de la tour pour l'Exposition universelle de 1889 avait déclenché des tonnerres de protestations !

33 Responsables de l'entretien de la tour.

34 Big Ben : célèbre tour-horloge du cœur de Londres.

35 Wehrmacht : l'armée allemande.